

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

HALTE
SUIVI DE
CLAIRIÈRE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
VÉRONIQUE CYR

MAI 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 -Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Toute ma gratitude à René Lapierre, mon directeur de recherche, qui a su remettre le fil d'Ariane du récit entre mes mains à chaque fois. Ses précieux conseils m'ont permis d'aller au-delà de mes hantises pour cheminer dans une démarche d'écriture parsemée d'embûches et d'éclaircies. Cette collaboration restera gravée dans ma mémoire à jamais.

J'aimerais également saluer bien bas mes complices Pascale Bourassa, Karine Dickey, Sébastien Forest, Normand Forgues-Roy, Murielle Chan-Chu et Félix Bowles pour nos discussions passionnantes autour de l'écriture.

Un clin d'œil amical à mes correspondants albertains, Justin et Murray, pour leur humour et nos échanges de points de vue sur le chaos d'une certaine confédération.

À mon amoureux, Jean-Philippe Bergeron, pour son talent et pour toutes les raisons du monde aussi.

À mes parents, à ma sœur.

Tables des matières

RÉSUMÉ	IV
INTRODUCTION : <i>Autour d'une idée fixe</i>	1
HALTE	4
I	5
II	53
APRÈS-ROUGE	61
ROUGE CLAIR	85
CLAIRIÈRE	89
Where exactly are you going	91
What are you writing about	95
Strange communication 1	99
Strange communication 2	103
Voir Vancouver et	109
Collision	111
Hantise	114
L'état brouillon 1	115
L'état brouillon 2	116
You should be ashamed	119
CONCLUSION : Zone frontalière	126
BIBLIOGRAPHIE	129

RÉSUMÉ

Ce projet de mémoire-création consiste en un roman, *Halte*, dont l'action se déroule dans un village de l'Alberta sur les entrefaites des  v nements du 11 septembre 2001. L'histoire se présente de la façon suivante : trois Québécois dans la vingtaine (Mélanie, Fred, Dominic) quittent Montréal afin de se rendre au Mexique pour y écrire une oeuvre de fiction. Ils décident de passer par l'Ouest canadien afin d'y travailler quelque temps avant de se rendre à destination. En Alberta, ils d nichent un emploi dans un hôtel. Le jour du 11 septembre 2001, des tensions éclatent entre quelques employés de l'hôtel en question tandis que Mélanie s' prend de Matt, un collègue canadien anglais. Cette passion vient modifier profondément, pour Mélanie, le déroulement du voyage et sa conception du rapport à l'autre, à l'écriture. Elle abandonnera éventuellement jusqu'à l'idée du voyage au Mexique afin de demeurer en Alberta pour laisser libre cours à la fascination grandissante qu'exercent sur elle Matt et la culture anglo-canadienne. Ce qui aurait pu devenir un récit de voyage donne donc plutôt lieu chez elle   un récit d'immobilité, tendu entre une écriture de la distance et un désir de proximité sinon de fusion. Une scène récurrente, annoncée par la mention *Rouge*, refait d'ailleurs périodiquement surface dans la trame du récit pour déstabiliser autour d'elle le monde des conventions ou des apparences et rendre au désir toute sa charge allégorique.

L'appareil réflexif, intitulé *Clairière*, reprend pour sa part cette problématique de l'identité et du désir. Subdivisé en onze fragments, formant autant de rubriques traversées de récurrences thématiques et d'échos langagiers, il s'articule principalement autour d'un questionnement sur la honte, la répétition et la communication défaillante dans la parole, dans l'écriture et dans le rapport amoureux.

Introduction

Autour d'une idée fixe

La figure de la digression constitue un élément clé de ce mémoire car en elle réside un principe de circulation – fluidité des images et de la pensée – qui confère à l'écriture du mouvement, de la vitalité, du réel : autant d'éléments qui contrastent dans *Halte* avec la virtualité et l'immobilisme d'une voix seconde (*Rouge*) qui s'insinue dans la trame romanesque. À la fois murmure et acharnement, cette voix seconde raconte, évoque, reprend, une scène de rapprochement amoureux, toujours la même. Ce faisant, l'imaginaire fait basculer le vécu de cette scène dans la fiction, l'exagération des détails et du sens. Dans ce contexte, la figure de la répétition s'avère omniprésente ; répétition, mais aussi immobilité car contrairement à la voix première, qui délaisse souvent le vif de l'anecdote pour glisser vers d'autres formes d'énonciation, la voix en italiques revient constamment sur la même scène et tente de poser les jalons d'une communication aussi bien charnelle que langagière entre Mélanie et Matt. Pour parler de (à) Matt, Mélanie use tantôt du « il » et tantôt du « tu ». La narration revêt donc parfois l'apparence d'une missive amoureuse. Peu à peu, les scènes en italiques (toujours annoncées par la mention « Rouge ») accaparent le terrain narratif, prennent le pas sur la quotidienneté caractérisant l'autre voix.

La question des rapports de force entre francophones et anglophones (aussi bien qu'entre Matt et Mélanie) constitue également une dimension importante de ce roman et intervient à travers des détails, des gestes et des dialogues qui peuvent à première vue sembler anodins. De ce fait, la coïncidence entre le temps de l'action et les événements du 11 septembre 2001 n'est pas fortuite. Dans la communication lacunaire qui s'élabore entre les divers personnages il y a lieu de constater certaines traces d'intolérance, de rejet, d'indifférence. En ce sens, l'écriture de ce roman ne se

veut pas tant polémique qu'indicative d'un trouble relationnel entre les personnages; trouble qui *pourrait* être de nature politique.

Quoi qu'il en soit, la métaphore des deux solitudes est cruciale dans ce roman. Au niveau de l'histoire, elle s'inscrit dans le dialogue de sourds entre Matt et Mélanie. Au niveau formel, dans la scission de la voix narrative qui pose la dichotomie mobilité/immobilité. D'autre part, le fossé communicationnel entre les divers personnages du roman est symptomatique d'un fossé culturel ; d'une vision de l'autre qui porte la marque du lointain et du merveilleux.

Au cœur de cette réflexion, il sera également nécessaire d'examiner la fonction de l'écriture en italiques dans le roman. Que veut, que cible la voix en italiques dans la double émergence du doute et de la certitude qu'elle insinue dans le tracé même du roman? Serait-elle parole qui dévie de sa route, de sa rythmique, de sa fluctuation normale et révélatrice d'un mouvement monologique de la voix et de la pensée, ou encore, point d'origine d'un dialogue souhaité? L'écriture en italiques apparaîtrait-elle enfin comme affirmation d'une marginalité du langage, d'une formulation du *senti* des choses? Dans les fragments en italiques c'est en définitive une sur-interprétation du vécu qui s'impose peu à peu. À partir de cet investissement, la fascination, l'idée fixe amoureuse s'y construisent aussi bien que le doute identitaire de la narratrice.

Le *ravissement* vécu par Mélanie se laisse ainsi décoder par l'entremise de cette voix qui incite à l'émergence d'une conscience subjective, tendant à repousser les limites usuelles du langage et du réel.

*Tu m'as appris le nom des streets
qui nous ont amenés ici
c'est le dernier de mes soucis
de tout ton anglais me suffit
le seul mot sweet.*

Louis Calaferte, *Rag-time*

The woman in you is the worry in me.

Ben Harper, *Burn to shine*

HALTE

9 octobre 2001

21h00

À partir de maintenant, rien ne promet d'être simple. Mes mains ne pourront plus jamais ne pas trembler lorsqu'il plongera la louche au fond du chaudron de soupe et m'intimera l'ordre de lui tendre mon bol. Demain et les autres jours ne seront plus qu'un immense tressaillement, demain et les autres nuits ne seront plus qu'une redite désolante, un grand soupir, une supplication silencieuse : Could we please stop this now? Don't be silly, you know I'm not going back to Montreal or changing my mind about Mexico or dreaming about Paris so don't wear this arrogant face anymore, it's so useless.

(Je note ces quelques réflexions et ça se fait tout seul. Parce que mes doigts ont déjà commencé à trembler, la tasse de café se renverse et quelques gouttes tombent dans le cendrier déjà plein. On a beau se relayer matin, midi et soir pour le vider, il finit toujours par déborder : les gommes, la cendre, les interminables Benson&Hedges de Janice, les Du Maurier aux filtres barbouillés de rouge à lèvres d'Emily et mes Players Light à peine entamées.)

Du matin au soir, les yeux de Matt scrutent mon visage, mes yeux, mes gestes. Son expression laisse deviner l'enchantement d'avoir atteint ce point où les humains circulent sans laisser de traces : pas de point au coeur, d'attraction, de tourmente. Ça commence à suffire mais ça se poursuit tout de même et mon orgueil en prend un sale coup tandis que je déambule à proximité de sa fenêtre de chambre. Deux soirées à écrire à sa table de cuisine et bang, nous avons plongé. Ou plutôt, en plongeant, je l'ai entraîné dans ma chute. Bref, hier soir

Après le festin de tequila dans le logis des femmes, je me suis glissée chez lui en marmonnant quelque chose comme : « Okay, let me get this straight , I'm very, very drunk. » Après qu'il ait ouvert la porte pour me laisser entrer, j'ai poussé l'audace plus loin en m'évachant devant lui sur le divan déchiré, les deux bottes dégoulinantes de neige fondante directement posées sur le coussin vert qu'il utilise généralement pour lire dans son lit. Très ado comme attitude, même pas sexy, rien, mais je jure que toute marque de subversion, aussi juvénile fût-elle, m'a semblé sur le coup dotée d'un absolu caractère de nécessité.

J'ai enlevé mon manteau. Allumant d'un geste très courtois ma cigarette il a, par le fait même, allumé la pensée éclairante qu'à bien y réfléchir, c'était peut-être d'une légère irrévérence qu'il avait besoin pour me rendre enfin un peu de mon inépuisable gentillesse mêlée de fascination.

Nous avons lui et moi entrepris d'énumérer les lieux visités au cours de notre existence, rien de très exotique, vraiment, des endroits plutôt banals : Ottawa, Toronto, Vancouver, Miami, Nelson, New York, Nanaimo, Rainbow Park, et cela a comme donné du rythme à cette conversation qui n'en était pas une. La superficialité de nos paroles a tout de même fini par me lasser complètement, me donner envie de m'effondrer dans mon lit. J'ai donc remis mon chandail pour lui faire piger que j'étais prête à sacrer mon camp si les gestes et les paroles were not about to improve entre nous deux. Ça a eu l'air de le réveiller. « Can I have a massage? » a-t-il dit sèchement, du ton catégorique dont il aurait usé pour me dire qu'il était temps d'aller dormir. J'ai enjambé la table et me suis retrouvée derrière lui, sur son divan, à relever son chandail de mes mains tremblantes.

Malgré la pression de mes paumes, il a fait mine de ne rien comprendre et m'a administré un « your turn now » plutôt flou. Même si je réalisais que la situation

menaçait de tourner à son avantage, je ne m'en suis pas moins calée devant lui, complètement chiffé molle. Il a alors remonté mon chandail jusqu'à mon cou et après avoir effectué, autour de ma brassière, des petits mouvements circulaires, il a engagé une descente jusqu'au tracé de ma ceinture.

Le rouge a alors envahi la pièce et fractionné en mille morceaux concaves le langage et le lieu.

9 octobre 2001

7h15.

Mountain FM, l'unique poste de radio des Rocheuses, se déclenche tous les matins à 7h15. Toujours les mêmes platitudes country ou pire encore, la musique pop de l'heure : Michael Jackson, Céline Dion, Toni Braxton, ça vous beugle dans les oreilles du matin au soir. Mon shift de housekeeper commence tous les jours à 8h. Je me dirige vers la douche en trébuchant. Janice frappe contre la porte de la salle de bain que je viens tout juste de refermer derrière moi : « It's almost 8 o'clock Melanie! If you plan to stay more than five minutes in this bathroom, I promise you that Christine will receive a complaint today. »

Comme à l'habitude je réponds « Yeah, yeah, don't worry Janice » mais ne m'en plante pas moins sous le jet d'eau pour de longues et savoureuses minutes, sachant bien qu'il n'y aura aucune plainte relative à cette gueule de bois. Du moins je l'espère car sinon ça voudrait dire quelque chose de terrible . le congédiement. Pas tant que je craigne de me retrouver sans emploi à Canmore alors que les Rocheuses sont déjà recouvertes de neige et que mon lift pour le Mexique est hors de perspective depuis

trois jours. Mais l'idée de devoir quitter l'hôtel, et en l'occurrence Matt me terrorise littéralement. Je ne passe donc que cinq minutes sous la douche, trois à me sécher les cheveux et deux à m'habiller. On ne sait jamais, je décide de craindre la menace de Janice finalement.

Tous les matins, donc, la routine. Cernés jusqu'aux joues, on se retrouve sans grand enthousiasme dans le storage room. Là, on remplit les chariots de chiffons, savons Radisson, sachets de café, bouteilles vertes jaunes et roses de spray. On s'engage ensuite dans les étroits corridors de l'hôtel en évitant de foncer dans les hommes d'affaires, les très-toujours-souriants-clients-japonais.

Ce matin, j'ai du mal à éviter les angles morts. Mais je parviens tant bien que mal à l'ascenseur. J'appuie sur le bouton et durant l'attente je m'endors, la tête sur les bras et les bras écrasant les flacons de shampooing.

Au 5^e – j'ai réussi, je ne sais trop comment, à m'installer dans l'ascenseur – une main sur mon épaule me secoue, me fait presque tomber. « Wild party last night, Melanie? » C'est Donna, la superviseuse, dont l'expression à la fois moqueuse et fâchée me fait comprendre que la tolérance a ses limites que la limite ignore. Grâce à Janice, elle sait tout de notre emploi du temps. Les deux femmes ont en commun une certaine réticence envers les Frenchies, réticence qui leur fait voir d'un mauvais oeil les timides audaces qu'on se permet parfois : prendre cinq minutes supplémentaires de pause-café, allumer la télévision dans les chambres, parler français entre francophones. Donna plante sous mes yeux la liste des chambres à nettoyer, liste que dans ma hâte j'avais oubliée sur son bureau. Oh, thanks, sorry. Je pose un regard faussement concentré sur le papier. « Rajpall will check your rooms, today, Melanie. If you don't feel good come and see me, we'll see what we can do. »

Je l'envoie chier mentalement en reprenant, clopin-clopant, ma route dans le couloir. Et bientôt je ne pense qu'à l'oeil de Rajpall qui viendra, après l'heure du dîner, surveiller de très près mes prouesses de nettoyage.

Rajpall est cet Hindou à demi aveugle et complètement pervers qui guette nos allées et venues de son oeil malvoyant. Quand il juge que notre travail mérite d'être récompensé, il dépose des cacahuètes dans nos chariots.

Un jour je l'ai surpris à m'espionner par l'entrebâillement d'une porte de chambre. C'est sa lunette qui, cognant au bois du chambranle, m'a avertie de sa présence. À quatre pattes dans la toilette, je frottais vigoureusement le sol. Quand j'ai vu son teint rougi et ses mains tremblotantes, j'ai compris qu'il venait de s'offrir un zieutage en catimini. Images concupiscentes et principes religieux devaient être en train de s'affronter dans son imaginaire libidineux mais pétri d'images de chasteté. Les poings sur les hanches, je me suis approchée de lui très lentement, presque langoureusement.

Il a alors fait mine de replonger son gros nez dans ses listes. Ses lèvres charnues tremblaient de confusion de s'être fait prendre et peut-être aussi d'excitation de m'avoir vue accroupie à frotter un plancher de toutes mes forces. Il est reparti sans m'adresser un mot, conscient de sa faute ou soucieux d'établir une quelconque connivence entre nous. À cette pensée, je passe à deux doigts de vomir.

Alors que je m'étais presque sortie de ma gueule de bois à l'aide d'une quantité astronomique de verres d'eau, il bondit devant moi. « I know you're having a hard time, Melanie. So it would be a pleasure for me to strip for you. »

Les poils se dressent sur mes bras. J'oublie que le terme *stripping* signifie, dans le langage technique des housekeepers, débarrasser les lits de leurs draps sales. J'encaisse donc la vision grotesque de Rajpall se dépouillant lascivement de ses vêtements pour « agrémenter » ma journée difficile.

À mon air ahuri, il doit bien deviner ce qui me trotte dans la tête car il s'empresse de préciser : « you know what I mean, don't you? ». Pour mon plus grand malheur, je m'entends répondre : « not exactly I guess ». Levant les yeux au ciel, il murmure un semblant de prière hindoue. Le regard abaissé vers le sol, je joue maladroitement avec mon trousseau de clefs et laisse Rajpall commencer son stripping.

17h00. J'ai tout torché, tout récuré, tout balayé. Je suis une immense boule de poussière intoxiquée par le Pink Spray, le Comet, le Windex. Je ne m'avise même plus de la présence de Rajpall. Je me dis que j'ai à payer pour toutes les négligences de ma vie jusqu'à maintenant, et que c'est en Alberta que je dois rééquilibrer mon karma.

Mais étrangement, quelques heures plus tôt, tandis que j'en étais à effacer du mur de la chambre 222 quelques traces crasseuses, j'ai ressenti un étrange bonheur. Ça a commencé par une petite rythmique de souvenirs d'enfance dans lesquels je me revoyais, chez mes parents, à essayer de faire comprendre à ma mère qu'elle ne me laissait jamais faire mon ménage ; pas étonnant que je sois si peu débrouillarde. Grande puce de dix-huit ans que j'étais alors, j'avais, un jour, tenté de lui arracher le plumeau des mains pour épousseter moi-même. Mission impossible. Maman croyait que ça irait plus vite si c'était elle qui nettoyait car les invités allaient arriver. Elle a toujours eu l'extrême politesse de nous donner l'impression, à ma soeur et moi, d'être

des invitées de marque dans notre propre maison. C'était gentil, certes, mais pas très formateur.

Ma famille s'est montrée bien déçue de me voir interrompre mes études pour m'évader vers l'Ouest en compagnie de deux drop-outs du baccalauréat pressés de se rendre à Chiapas pour écrire leur *On the road*. Mais quand mes parents apprendront que j'ai devant moi une carrière prometteuse de femme de ménage, je pourrai à coup sûr regagner leur estime tout en devenant une jeune femme responsable capable de tenir maison. Admettons-le, ça fait pitié en 2001 une grande petite fille de vingt-trois ans qui pense à de telles sornettes.

Je retourne chez moi, les yeux à demi fermés. Une famille de wapitis affairée à une très lente promenade me barre la route. Ils ne pourraient pas faire comme les chevreuils du Québec et prendre leurs pattes à leur cou lorsqu'ils nous aperçoivent? J'ai beau leur servir des « psst ! psst ! » aussi terrifiants que possible, ils n'en continuent pas moins de me fixer comme s'ils espéraient de moi un mot doux, une flatterie quelconque. Hypnotisée par ma fatigue et mon impuissance, je finis par les fixer à mon tour. Un sentiment de tranquillité me donne à voir la beauté toute crue de leur proximité.

À bien y songer, ça ressemble un peu à ça, l'Alberta : des pensées pleines de lenteur, de majesté. Et ce paysage de roc qui n'arrange rien tant sa grandeur minérale dérange, justement. Journée de merde, en fin de compte, si on compare avec l'éclat de la veille.

5 septembre 2001

Nous roulons toujours sur la même voie. À la fois lisse et trouée, la grande ligne courbe du pays : la Transcanadienne. Il fait nuit, une nuit transcanadienne. Je bouge dans mes vêtements pour trouver un peu de chaleur. On vient de refermer les vitres car le vent de l'Ontario nous balaie le visage et ça finit par pincer, à la longue. Fred et Dom fument des cigarettes mexicaines à la chaîne. Ils passent en revue tout sujet digne de rendre supportable la nécessaire insomnie ; les Mexicaines nues sur les plages mexicaines, le calcul mental du prix de l'essence, les cours plates de littérature laissés derrière, les blondes laissées derrière, la pollution laissée derrière et tout ce qu'il y a devant au niveau du fantasme et de la réalité.

Je regarde avec envie les pancartes qui indiquent la prochaine sortie, là où ça doit regorger de Best Western, de motels à l'apparence douteuse mais aux chambres néanmoins dotées de lits modestes enrobés de draps propres. Je dormirais partout sauf ici où des rouleaux de Cotonnelle traînaient tantôt sous mon coude et tantôt sous mon pied. Fred remet la cassette du *Buena Vista Social Club*. Je m'endors presque. Un petit rire dans la barbe, Fred demande à Dom :

« Ça remonte à quand ton dernier orgasme ? »

– Quatre jours. Ce qui me faisait bander, c'était sa façon de me dire que personne l'avait jamais aussi bien baisée. Des fois je me demande pourquoi j'ai crissé mon camp de Montréal.

– Nous deux, pendant trois ans, le sexe c'était le paradis. Son premier orgasme détonnait deux minutes avant que je me mette à la baiser parce qu'elle se masturbait. Moi, je jouissais en pensant à tout à la fois ; les filles que je croisais dans la rue, les forêts, les lacs, les perdrix, n'importe quoi. Le voyage, tiens, j'y pensais en criss, au voyage. »

Évoquant mon dernier orgasme de petite fille, je vois ce qu'il y a à voir. C'est-à-dire pas grand chose. Un gars très mince, aux cheveux noirs, me tient les hanches, concentré sur son érection qui tombe progressivement. Je le sais travaillé par une autre fille. Sa blonde nous met des bâtons dans les roues. Il fait tout ce qu'il peut pour avoir l'air dedans. Échec total. Le lendemain matin je ramasse ma brassière, me brosse les dents et quitte l'endroit en l'embrassant sur les deux joues.

Le goût des autres. À Montréal, c'est ça qui tue les relations amoureuses, le maudit goût des autres. L'auto se met à tanguer dans la voie inverse et je pense encore à cela, le goût des autres, dans la foulée de la saveur cubaine du *Buena Vista*. Fred ronfle, la tête renversée. Et je nous crois tous en bateau, je l'avoue. Le ciel tournoie vers le sol et la terre s'effrite vers les nuages.

Le camion nous a pourtant vus, lui. Et en pleine courbe. Complètement ébahi par notre présence impromptue dans son champ de vision, il ne klaxonne même pas, se laisse glisser jusqu'à nous. C'est Fred qui nous sauve la vie. Sorti de son sommeil par je ne sais quel miracle, il arrache le volant des mains de Dom et effectue un virage à droite. La tangente bienheureuse, la bonne, celle de la vie qui se poursuit.

Alors que nous sommes immobilisés sur la voie de service, le matin apparaît d'un coup sec. Couleur gris, couleur pêche, le matin. Fred et Dom allument une cigarette mexicaine et se frottent le front. Dix-neuf heures de route c'était trop. Je me mouche bruyamment. On trouve un champ. On dresse la tente. Dom abaisse le siège avant de l'auto et s'endort là, les bras croisés. Fred et moi, on s'installe pêle-mêle dans la tente, le sac de couchage entre nous, frustrés et reconnaissants tout à la fois.

10 septembre 2001

Depuis un peu plus de vingt-quatre heures, nous sommes dans les Rocheuses. Hier soir, fiesta à Banff. On aurait voulu faire un feu mais pas le droit. Parc municipal. Pas le droit nulle part. Ici, c'est vraiment trop touristique. C'est donc à Canmore, à quelques kilomètres au sud-est, qu'on se rendra pour trouver du travail.

À 10h, nous y sommes. Il y a vingt-cinq hôtels à Canmore. À 11h, nous avons déjà déposé nos CV dans cinq hôtels. Au Radisson, à voir les employés qui ne savent où donner de la tête, les touristes japonais qui arrivent à pleins autocars, on comprend que notre offre de service sera attentivement considérée.

La standardiste contacte la directrice. Puis elle se fait complice, souriante : « Take the elevator at the end of the hall, stop at the fifth floor and turn right. She's waiting for you. » L'entrevue se déroule bien. La petite dame potelée en a vu bien d'autres, des Frenchies. Elle est habituée. En fait, elle passe les trois quarts de l'entretien à nous vanter les mérites de l'hôtel. Sur un petit ton maternel, elle nous demande quelle position nous aimerions occuper. On bombe presque le torse en affirmant, tour à tour :

- « I would like to be a Steward.
- I would like to be a Staff Cafeteria Attendant.
- I would like to be a Room Attendant. »

Christine murmure des bienveillants « good, good » au fil de nos réponses. Elle demande combien de temps on compte rester à Canmore. Synchronisés, on lance : « couple of months for sure. » On ment, bien sûr, mais on le fait avec une telle fougue, une telle sincérité qu'elle nous engage sur-le-champ.

Elle nous quitte un instant et revient les bras chargés de serviettes, draps, débarbouillettes et taies d'oreiller.

« Melanie, you'll be in room 644, Dom and Fred, room 643. You'll start working on Wednesday. »

Un petit homme nous attend à la sortie de l'hôtel. Il pousse un chariot empli de bouteilles de shampoing, savons et sachets de café. Dès qu'il nous aperçoit, il s'exclame, enthousiaste :

« Right on! We fucking need help like right now! Who will be Porter?

Fred lance:

– Nobody I guess. I'm gonna be Cook, Dom Dishwasher, and Mel Room Scrubber. »

Lorsqu'il entend cette expression, Room Scrubber, le jeune homme se met à rire. Il se présente : I'm Nigel. Il dispose nos sacs sur son chariot tout en nous nous entretenant des rituels de party au Radisson. À l'entendre, la main-d'œuvre hôtelière ne fait que cela, ici, boire, boire et re-boire. Une fois arrivés devant ce qui, visiblement, tiendra lieu de logement à Fred et Dom, Nigel frappe à la porte d'un poing décidé.

« Guys! You've got two new roommates here! »

La porte s'ouvre presque aussitôt. Un grand gaillard blond, mince collier en bois autour du cou, nous jauge de ses petits yeux verts. Je ne sais comment il fait pour comprendre, mais il sait tout de suite. Des frogs. On en est.

« Ah ben criss! Des brothers! »

Il pousse du pied les serviettes, souliers, bouteilles vides et nous invite à entrer. On jette un coup d'oeil sur l'endroit. Quand même assez étroit pour quatre personnes. Sur les murs, des Playmates exhibent fièrement leurs gros nénés refaits.

Mon regard s'attarde sur l'attirail de cuisine, les magazines, les comptoirs sales, le tapis poussiéreux, puis suit la courbe corporelle d'un garçon qui dort sur le divan vert, des écouteurs plantés dans les oreilles, une jambe posée sur le bras du divan et l'autre tout près de dégringoler par terre. Tandis que les nouveaux colocataires roulent un joint à la table de cuisine, je m'assois sur une petite chaise entre les deux divans et ne quitte plus le dormeur des yeux. Larges pantalons bruns effilochés aux chevilles, chandail kangourou gris, vieux runnings troués. Et ses cheveux, de longues dreads noires qui lui barrent le front, le visage. Bientôt il s'éveille et enlève les écouteurs de ses oreilles. Je cherche sur la table un truc pour occuper mes mains. Je manque d'adresse et échappe le paquet de cigarettes par terre. Il en tire une cigarette, l'allume, inhale exagérément, se laisse glisser sur le tapis.

Il écrase d'un mouvement vif la cigarette dont il n'a tirée qu'une seule bouffée, puis, se recalant dans le sofa : « I'm Matt. »

11 septembre 2001

J'aime les spirales. Depuis l'enfance. Je traçais des spirales sur le sable, à la campagne, et quand je jouais à la marelle je sautais à pieds joints d'un carré à l'autre, en diagonale de préférence. Dans le jeu où il fallait partir de la descente de garage et remonter à pas de tournesols, de géants ou de fourmis, selon la consigne de l'arbitre, je ne détestais pas ça retourner au point de départ même si je prenais des airs boudeurs lorsque la chose m'était ordonnée.

J'y pense souvent, au jeu de la spirale, surtout quand j'écris tard le soir ou tôt le matin et que mes idées s'embrouillent ou s'éclaircissent. Dom et Fred sont partis en excursion dans les montagnes. Assise à une table du *Bagel Inc.*, je sirote thé vert fumant. Ce matin, en prévision du temps froid, j'ai acheté des leggings, des bottes de marche, un foulard multicolore en polyester. Et là, bien au chaud, j'écris. Pour la première fois depuis mon départ de Montréal. Ça fait drôlement du bien même si l'écriture prend des couleurs simplistes : « Me voici donc dans cette province de glace où je ne suis ni la mère, ni l'amante, ni l'amie. Je ne dois rien à personne et vice-versa. »

J'essaie ensuite d'écrire autre chose. Un poème, quelque chose de transfiguré. Ça ne marche pas fort. Je bois la dernière gorgée du thé devenu froid et sors pour griller une cigarette. Un peu désolant de ne pouvoir fumer nulle part en Alberta. On me dit que c'est possible dans les bars. Mais je ne suis quand même pas venue ici pour fumer des cigarettes.

Je me rends à l'épicerie et j'achète, ma foi, j'achète des trucs bio : légumes bio, gruau bio, yogourt bio. N'ai jamais poussé mon penchant grano aussi loin à ce jour. Je reprends ma route jusqu'au logis. Fred est assis sur un banc de bois dehors. Il fume comme un enragé. Déposant mes sacs par terre, je le détaille.

« Ça va?

– T'es pas au courant?

– Non, quoi?

– C'est la guerre, criss. Deux avions dans les Twin Towers à New York. Des milliers de morts, regarde les nouvelles. »

Parce qu'il est du genre comédien, je ne le crois pas. Et il en remet :

« C'est pas une joke. Les avions sont immobilisés dans tous les aéroports. Va voir les nouvelles c'est laid, très laid. »

On entre chez lui. Il ouvre la télé. Et je vois la chose. La danse synchronisée des avions meurtriers. Le boucan, les « Oh my God ! » en sourdine, le rouge du feu, les gens horrifiés, la course. La vie qui ne se poursuivra pas. À l'arrière-plan de tout ça je vois Auschwitz, Staline et ses troupes, génocide rwandais, arménien, guerre du Vietnam, j'en oublie, c'est sûr, n'empêche que j'ai l'impression d'assister à toutes les tragédies humaines réunies en une seule dans un contexte où le bleu et le soleil du ciel new-yorkais contrastent horriblement avec le désastre que j'ai sous les yeux.

Je me revois en train d'écrire, quelques heures plus tôt, que la simplicité dans la vie me semblait à portée de main. Bullshit, la simplicité n'existe pas plus que la paix, je le comprends maintenant. Je n'éclate pas en sanglots mais je me prends la tête à deux mains, pense à mes parents. Je les imagine rivés à l'écran, se demandant comment je ferai pour rentrer chez moi en un seul morceau.

La porte s'ouvre, le soleil s'infiltré. Matt jette son skateboard sur le sol et s'assoit à mes côtés. Il ne dit mot. Ose un oeil à la télé. Joue avec ses cheveux, se tourne vers nous et dit : I think we should all go swimming.

Son pied touche le mien. Entre les coussins du divan, un carton d'allumettes, sa cuisse. Fred éteint la télévision d'un coup de paume hargneux.

Rouge

Je pense tout d'abord que le massage suit une trajectoire oblique, sans pour autant perdre son caractère de massage désintéressé. On travaille beaucoup. Lui, dès 6hAM, à nettoyer compulsivement les assiettes, les bols, les ustensiles devant son évier métallique et moi à récurer les chambres, désinfecter les planchers, faire et refaire les lits Queen, King, Single, etc. Nos corps sont raqués, tendus, la peau se dessèche de jour en jour à cause de la baignade matin et soir au spa. Pour un court instant, je m'imagine que ses doigts ne s'attarderont qu'un court instant sur mon ventre. Mais la paume presse un peu trop fort pour que je puisse croire à une manœuvre déguisée. Et pourquoi continue-t-il de rire à gorge déployée de la mine déconfite de Woody Allen, qui dans Mighty Aphrodite tente en vain de reponsser les assants de la mère biologique de son fils adoptif alors que nos doigts commencent à se croiser très exactement sur mon ventre? Sûrement parce qu'il faut résister, me dis-je ; et la résistance prend aussitôt la couleur verdâtre du teint de Woody.

J'essaie d'aligner mon regard dans le sien mais cela équivaut à espérer la lune car il n'a manifestement pas envie de supporter très longtemps la tension. J'appuie bien banalement mon front sur son épaule. Soudain, contre toute attente, on plonge tête première ; lui dans mes cheveux et moi dans les siens. Je ne pense plus du tout au Mexique, loupé par sa faute. Avec son air boudeur et son innocence, de ses longs doigts bronzés, il rallume tout. Puis se cambre à nouveau dans la position de contre-attaque. « Thanks for the massage. » Seigneur, mais pour qui te prends-tu?

Je demande si c'est vraiment ce que tu veux, que je quitte cet endroit. « You want me to leave, don't you? » Tu y réfléchis à deux fois, quand même. Mais la réponse est claire. C'est oui. « Okay, then, I'm going. »

Tu me dis de ne pas oublier mon flacon de rhum et mon walkman qui sont restés sur la table. Je lace mes chaussures. Télé-commande en main, tu te mets à zapper. Woody Allen ne t'intéresse plus. Ton teint est gris.

*

20 septembre 2001

Me suis prise d'amitié pour Marie-Hélène qui habite au-dessus du logis des hommes. C'est rare que je me lie aussi rapidement avec une fille. Mais après la semaine passée en voiture avec Fred et Dom, je trouve ça rassurant de me laisser maquiller et peigner par ma nouvelle amie ; rassurantes aussi les longues marches avec elle sur la rue principale, les confidences féminines.

J'ai eu ma première paye de housekeeper aujourd'hui. Je propose à Marie-Hélène une petite escapade à Calgary, sur le pouce. Elle dit qu'elle doit faire son lavage avant mais que l'idée est bonne. Je m'assois sur la galerie face à Fred qui, rigide sur sa chaise et les yeux rivés sur son éternelle carte Canada/États-Unis/Mexique, me communique par son silence qu'il n'est pas d'accord avec ce petit périple.

Je sais ce qu'il pense. Que je m'apprête à dépenser en restaurants, vêtements, sorties et autres futilités touristiques une portion des précieux dollars canadiens destinés à être convertis en pesos mexicains. C'est vrai que ce n'est pas tellement difficile d'être plus dépensière que lui. S'il pouvait chaparder la totalité de la bouffe nécessaire à sa survie il le ferait. Fred serait même un candidat à la fouille des poubelles. Tout pour le Dieu-Mexique. À genoux, prosternons-nous, économisons jusqu'au tressaillement intestinal. Frugalisons-nous pour toi, vieux Chiapas. Heureusement ou malheureusement, je ne partage pas son fanatisme. Je pose mon doigt sur la carte, trace les contours du Québec, file jusqu'en Alberta.

- « Pour moi, le voyage a commencé dès l'instant où on a quitté Montréal.
- Tu veux dire que même à Wawa, en Ontario, tu te sentais en voyage?
- Ouep. »

Je me félicite intérieurement pour mon audace. Je suis en train d'admettre mon statut d'apôtre infidèle. Ça lui fait replonger le nez sur sa carte un cran plus bas.

« C'est toi qui le sais. Je pensais juste qu'on avait un projet.

– On en a un. Mais si jamais ça tourne mal, que les douanes américaines nous empêchent de traverser, on pourra au moins se dire qu'on a vécu de beaux moments ailleurs.

– Veux-tu me dire comment ça pourrait mal tourner ? Ton Canada, c'est pas du voyage ça, c'est le gros confort plate, les panneaux qui flashent aux deux coins de rues. Tu t'es pas entendue dire ta dernière phrase, ça paraît. »

Il répète « vécu de beaux moments ailleurs, ah...! » en imitant une voix proche de l'orgasme. Kristina, la coloc de Marie-Hélène, nous rejoint sur le balcon. Après s'être laissée glisser sur le sol, elle allume un joint et éclate de rire.

« You know what they fucking should do, over there? Send the fucking KKK. I wonder if they would still laugh over there, these fuckers. »

Elle fait allusion aux images des Pakistanais fous de joie à l'annonce des attaques aux États-Unis, ressassées jour après jour par CNN. Tant qu'à l'entendre déclamer des inepties pareilles, je préférerais qu'elle la boucle et fume son joint béatement

Marie-Hélène revient s'asseoir à côté de moi. Aussi ridicule que ça puisse sembler, ses sacs de vêtements chauds me réconfortent. Nous nous mettons à plier les petites culottes, les pantalons, les camisoles en évoquant les bars country de Calgary, le Stampede et les temples mormons.

Quelque part sous le balcon, une sorte de grattement se fait entendre. Puis dix doigts rougis s'agrippent péniblement au bois de la rampe. Les jointures saignent. Fred se penche pour tendre la main à Matt dont les jambes battent le vide.

« Are you crazy, man? What the heck are you doing? Give me your hand! »

Mais Matt a déjà enjambé la balustrade. Se laissant retomber sur le balcon, il nous détaille, un petit rire dans les yeux. Voyant notre mine défaite, il s'empresse de nous faire comprendre que notre inquiétude est vaine, ridicule.

« I was raised by monkeys. Seems like you haven't grasped this yet. »

Il a quand même failli effectuer une chute de quatre mètres, ça, on l'a bel et bien vu. Accroupi devant nous, les genoux entre les bras, il poursuit son petit jeu d'observation, la mine faussement intéressée lorsque les commentaires politiques reprennent de plus belle. Pour éviter que ma rougeur s'accroisse maintenant qu'il trône en petit roi singe parmi nous et que sa présence me bouleverse comme d'habitude, je me laisse aller à des arguments ridicules en faveur d'un humanisme global autant à l'égard des victimes américaines qu'aux plus fanatiques des disciples d'Allah.

Oui, honte à moi, je parle, parle, parle. De conditionnement social, de déclin, de progrès, de l'American Way of Life, tout en suppliant je ne sais trop qui ou quoi que son ignorance du français ne soit pas qu'un affreux canular. Dieu du ciel, s'il comprenait. Les idées qui circulent dans ma voix font voler en éclats la rigueur, la logique, la connaissance du monde dans lequel nous vivons. En réalité, ça me prend beaucoup de mots pour avoir l'illusion de taire mon désir pour cet escaladeur de balcons.

Tandis que Fred en est à démolir mes naïves envolées à coup d'exemples concrets et tangibles d'événements socio-historiques précis, mes yeux rencontrent ceux de Matt qui a repris sa position derrière la rambarde, un seul pied dans le vide cette fois. Étrangement, c'est beaucoup de compassion que je trouve dans son regard. Je me dis qu'il vient de saisir ma fragilité, ce que je tente souvent de camoufler derrière un masque de véhémence. Bien que ça ne prenne pas un doctorat en psychologie pour comprendre ça, je ne peux m'empêcher de penser qu'il est un génie d'avoir tout saisi entre deux battements de paupières et une presque chute de douze pieds. Impossible qu'il ait vu autre chose, il est soudainement si calme, si doux, si attentif. La rampe toujours entre les mains, il me demande : « What exactly are you doing in Alberta? Where are you going? »

Je cherche Fred des yeux. Souhaitant, soudain, qu'il réponde à ma place.

10 septembre 2001

À mon tour de découvrir mon logis. Marchant péniblement à cause de mon sac à dos rempli à pleine capacité, je m'enlignai vers la porte 644. Et dire qu'il y a encore la moitié de mon bagage dans la voiture de Fred. Je revois son air consterné le matin de notre départ : « T'as pas besoin de tout ça, on se trouvera du linge à Sudbury, il y a trois Armées du Salut là-bas! »

Dans le logis des femmes deux Canadiennes et une Australienne cohabitent déjà en plus ou moins bons termes, m'a-t-on dit. Je fais glisser mon fardeau par terre, fouille dans mes poches afin de trouver la clé. La porte s'ouvre subitement sur une grande femme aux cheveux blancs, en costume de travail, qui me détaille de ses yeux sévères et gris. Je me surprends à envier Fred et Dom qui ont eu droit aux services d'un guide pour les présentations d'usage. Je suis affreusement gênée, surtout lorsque

la grande femme s'exclame : « Oh no, not again! Are you sure you're at the right door? »

Ma mine déconfite ne fait rien pour la rassurer. Elle comprend d'emblée que je suis à la bonne porte. Elle va me mordre, on dirait. Me sens comme Gretel devant la maison en pain d'épice.

« Well, come in! »

Je ramasse mon attirail, pénètre dans le logis. Difficile de croire que celui-ci est identique à celui des hommes tant il brille de propreté. D'un geste hargneux, la grande femme ouvre la porte d'un minuscule placard où sont entassés balais, oreillers, couvertures. Elle me lance une courte pointe en laine.

« Here's your blanket. By the way, I'm Janice. »

Elle me tend la main. Une main rêche de femme qui en a vu d'autres : une main rugueuse, rougie, dont les ongles dépourvus de vernis sont impeccablement limés. Bref, une main qui vous fait illico comprendre que la vôtre est fluette, inconsistante, maladroite. Je viens de perdre une première bataille contre elle. Dans le creux de ma paume, elle a senti que la dureté manifeste de la sienne n'a pas manqué de m'impressionner. La fatigue de cette longue semaine passée dans la voiture n'aide pas ma cause. J'aurais envie de me faire cajoler par une mère à la fois ferme et affectueuse. À voir la petite lueur qui s'embrace dans son regard, ça aussi elle le sent, c'est clair. Elle doit elle-même être une maman qui dispense des babioles affectives au gré de ses humeurs. Mais elle ne me le donnera pas mon câlin, mon bain parfumé, tout ce qui serait susceptible de me faire croire que je suis un bébé aimé.

À sa façon de déposer ma clean blanket sur mon sûrement très clean bed, je comprends qu'il va falloir que je la travaille très fort ma place au soleil dans son giron maternel. Elle tire une interminable Benson&Hedges d'un étui argenté, l'allume, en prend deux ou trois bouffées rapides. Le cendrier qu'elle pose tout près est empli à ras bord de mégots.

Je m'assois à sa gauche pour bien lui faire comprendre que j'ai pigé son statut de reine de la maison et qu'il va de soi que je ne compte pas occuper le trône avec elle en m'installant, par exemple, à l'autre extrémité de la table. Je la regarde s'empiffrer de nicotine comme on se gave de chocolat. Le spectacle a quelque chose d'étrange. Comment une femme à qui l'épuration bactériologique semble importer à ce point peut-elle basculer dans la plus sinistre nonchalance à l'endroit de la cigarette et de ses retombées immédiates : les cendres, l'odeur, le jaune, le gris? Elle inhale, souffle, toussote, et fixe d'un air hagard ses bagues en toc.

« Are you with the two French guys who just arrived?

– Yes. But they're not French. They're Quebecers. »

Mon *Yes* ressemble à un aveu de culpabilité. D'autant plus que mon regard tombe par terre en le prononçant.

« Well... I figure that you're from Quebec too.

–Yes, I do. »

Ça sonne comme un serment. Je n'ai pas dit I am mais I do. Janice semble sur le point de mettre les points sur les "i" sur mon statut de jeune assermentée au Québec ; ce vieux ringard soûlon et ingrat.

« Okay, let me get this straight. I already told Christine that I didn't want anymore Frenchies in that place. All that they can think about is drink, drink, drink and party.»

Elle ne manque pas de frapper la table de son long doigt rougi en déclamant ses «drink, drink, drink.» J'ai la vague impression d'assister à la récitation d'un mantra.

« I'm not here to party, Janice, but to improve my english. »

Une fois cette phrase prononcée, je sens l'atmosphère s'adoucir comme si on venait de lui injecter quelques grammes de morphine. C'est clair que Janice avait l'intention d'étaler son point de vue sur la présence francophone dans la maison mais ma réplique lui plaît, cela va sans dire. Elle hoche la tête, se lève, va chercher un chiffon à l'évier et se met à frotter la table déjà propre.

« Nobody cleans after nobody, here. So you pick up your dishes, clean the bathroom, do your laundry, and everybody will be just happy to take care of you in return. That's how life goes anyway. »

D'un seul élan je prononce les paroles fatidiques. Je dis que je ferai plus que ma part, récuserai, serai discrète, disciplinée, soucieuse d'établir le pont communicationnel, *in english of course*. Bientôt, je ne suis plus qu'une voix off dans la pièce, une voix qui n'a plus rien à voir avec ma voix de tous les jours. Je ne me fais même pas honte en prononçant ces paroles. Et Janice, visiblement satisfaite, se plante devant la télé, allume une autre cigarette.

22 septembre 2001

En revenant de Calgary, à voir le cafouillis dans le logis des hommes, détritrus, sacs de Doritos vides, bouteilles de bière vides dans lesquelles trempent des mégots de cigarettes, et à voir l'air blasé de Matt, je comprends aussitôt que Fred et Dom n'ont parlé que français, français et français sans aucun compromis. Dan, le quatrième coloc, a plié bagages pendant notre absence. Il s'est levé hier matin en disant aux gars : « So long criss d'Alberta nazie, j'm'en retourne en Beauce. Là, au moins, l'monde sait vivre ! »

Le logis des hommes transpire l'excès de solidarité québécoise, l'exclusion de l'élément perturbateur anglophone. Et j'en ressens un picotement de malaise, semblable à celui ressenti quelques années plus tôt dans la Vallée de l'Okanagan à la vue des drapeaux québécois dressés un peu partout sur les sites où on nous avait permis de camper en attendant la cueillette des cerises. Je revois les mines ébahies devant mon entêtement à payer mes achats dans les supermarchés, ré-entends les : « Ils nous ont assez fait chier les Anglais, ils méritent rien que ça qu'on leur prenne un peu de stock, dis-toi que toute est à toi ici, toute!»

C'est l'heure du souper et Matt est isolé comme jamais. Son visage, ses jambes, ses bras sont crispés. Fred s'assoit à mes côtés sur le divan et me demande combien j'ai dépensé à Calgary.

« J'ai acheté deux cassettes, une de Supertramp, une de Marvin Gaye pis on est sorties une seule fois dans un bar, le Bikini Bar.

– C'est quoi cette merde-là?

– Je pense que toi pis Dom, vous auriez bien aimé. Les serveuses distribuent les shooters en bikini léopard avec bottes et chapeaux de cowboys.

– Tu penses sérieusement qu'on aurait aimé ça?

– Oui, vous auriez particulièrement apprécié l'ambiance western. »

Fred n'a pas le cœur à la rigolade. Ses fonctions de Staff Caf' Attendant commencent à lui peser. Il prétend sentir un mépris croissant à son égard dans la cuisine, because son statut de francophone. J'ai beau lancer des « ben non, ben non » il n'en écarquille pas moins les yeux de plus belle et réplique des « oui, criss! » qui m'ordonnent de ne pas m'obstiner plus longtemps.

Je sais qu'il a raison. J'ai moi-même expérimenté plusieurs fois cette mise à l'écart par le biais du slang anglophone, mais aussi, j'ai remarqué qu'à la fin du quart de travail, mes collègues canadiens-anglais démontraient une certaine réticence à venir m'aider à terminer le nettoyage des chambres lorsque le Five O'clock limit time allait être dépassé. Lorsque la chose leur était toutefois ordonnée, ils s'empressaient de me faire comprendre que je n'allais pas assez vite. Inutile de préciser que parler ouvertement de cette situation avec Fred équivaldrait à condamner à mort notre séjour albertain.

Dom s'installe sur le divan avec sa casserole de pâtes. Matt se lève. Les headphones voltigent dans les airs. Il se dirige vers la radio et appuie sur stop en murmurant, comme pour lui-même : « Can't handle this shit anymore » et ce geste nous surprend tous, moi la première car c'est à peine si j'avais remarqué la musique tant la présence de cette dernière est devenue naturelle. Mais au fond, je comprends ce qui cloche. « What's your problem, man, Johnny Cash is exactly what I need right now! » Johnny Cash, le cowboy délinquant dont le country-folk symbolise tous les clichés de l'Ouest réunis en une voix : la ruée vers l'or, le crime, la détresse. Oui, Johnny Cash laisse filtrer une immense détresse solitaire, celle des montagnes et des soirs de pleine lune, celle des champs de maïs brûlés où des familles entières d'agriculteurs perdent la vie et cette détresse, mise en musique, rejoint Matt jusqu'en ses retranchements les plus solitaires.

Comme tout le monde, il a besoin de s'évader de son cadre référentiel. Je le comprends, j'ai systématiquement envie de mettre le feu à tous les endroits où la radio fait résonner les interminables vocalises de Céline. Fred est quand même perspicace, avouons-le, il a donc pigé *la teneur de l'imprégnation culturelle de l'image cashienne dans le système mnésique de l'Anglo-Canadien de l'Ouest* si je puis me permettre l'expression, moi qui m'ennuie tellement de l'Université et des interprétations sociocritiques, sémiotiques, psychanalytiques. Fred aurait quand même pu s'en tenir à une fraternelle claque dans le dos du jeune colocataire, mais non, voyons, il n'a pu se retenir d'en rajouter, de beurrer épais, d'agacer l'entourage avec sa compréhension d'un mécanisme de projection symbolique. Et il a dit des choses baveuses, du genre : « How many radio channels do you have in Medicine Hat? Two, three? And what do they play? Country music only? »

Son expression faussement intéressée me fatigue. La façon qu'il a de décocher un bon coup de pied à la culture de l'autre pour rehausser la sienne – ou devrais-je dire la nôtre – me fatigue. Je ne suis pas venue ici pour assister à l'élargissement du fossé entre les deux solitudes. N'empêche, je vois les solitudes masculines se mesurer du coin de l'œil même si l'œil de Matt signale un certain renoncement à la confrontation pure et dure à moins qu'il ne s'agisse d'abdication. À vingt ans, de l'abdication? Matt est dangereusement près de la porte de sortie et lace drôlement vite les lacets de ses chaussures en sifflotant un air qui sonne faux devant un Fred dont les traits révèlent toujours cet enjouement baveux qui m'écoeure. *Il n'y a pas de victoire Fred, ne le comprends-tu pas? Pourquoi ne peux-tu saisir au vol la fragilité, la tienne, d'abord, puis celle des gens qui circulent autour, devant et derrière toi?*

Je regarde Matt quitter la pièce en prenant soin de préciser à Fred, dans mon for intérieur, et à renfort de gros mots méchants, qu'il vient de gâcher ma soirée, ma dernière soirée de congé avant six jours de travail en ligne.

*

Rouge

Les haltes routières étant ce qu'elles sont, il est parfois difficile de se dire, au coeur du vécu que l'on y retrouve, voilà, je vais prendre l'air et j'attends, longuement, que quelque chose ne se passe pas, que la neige fonde et retourne dans le ventre de la terre ou encore, que le soleil soit pour de longues et paisibles heures. Ralentir travaux, écrivait René Char.

Quand tout est devenu rouge, c'est à mes gestes en cet endroit que j'ai d'abord pensé. Mes compagnons de route avaient tout fait pour me rappeler la véritable fonction de la halte routière. J'ai cru bon oublier leur acharnement. Avachie sur le divan, le manteau obstinément posé sur les épaules, j'ai enfin amorcé ma descente au creux du temps, au creux du rêve.

Deux longues semaines de batailles acharnées ; limites de budget et faux débats. Épuisée, délivrée, bon voyage, Fred, bon voyage Dom, je vous le répète cent fois, mille fois. Mais Fred : tu la mérites ton immixtion dans la plus grande ville du monde, et une fois que tu auras les deux pieds enfoncés dans le sable le plus blanc du monde, je te souhaite des rencontres terribles afin que tu piges un peu l'aspect radical de la mienne. « On a gagné, Matt. On a gagné. » Intérieurement, je te le répète cent fois, mille fois. Regarde, regarde bien ; je suis là, vraiment là. Fred a peut-être raison quand il dit que tu représentes l'Amazonie complète à défricher. Mais Fred n'a pas aimé que mes yeux fixent avec autant de franchise et si peu de mystère ses yeux à lui tandis qu'il me caressait et que je ne ressentais pas grand chose sinon l'envie d'être à tes côtés. Est-ce vraiment ainsi que les choses se sont présentées? Il me semble que oui.

« *Still thinking about Mexico?* » Tu ne parviens toujours pas à me regarder mais au moins tu poses des questions précises qui soulèvent des points que les adultes soulèvent généralement avec un naturel teinté de sérieux. « *No. I guess that I'm finally over it.* » Ce n'est pas tout à fait vrai, bien sûr, j'ai quand même investi toute une année à préparer ce voyage ; j'ai quand même passé un été infernal à jouer les commis-comptables dans un grand complexe de boutiques bourgeoises où un Pipe Man écossais assaillait de son bruit assourdissant, à heures fixes, les oreilles des riches madames abruties, oui, tout un été enfermée à double tour dans une pièce capitonnée, des liasses de dollars plein les mains, assez de billets de cent et de mille pour nourrir des armées d'enfants africains. Pour ma part, après trois mois de ce labeur, je n'avais réussi à accumuler que 700\$. Tout cet été-là, j'ai quand même appelé Fred aux deux jours pour m'assurer encore et encore que tout cela n'était pas de la foutaise, qu'on y allait pour vrai au Mexique. Certains soirs je n'arrivais pas à comprendre ma mère qui avait accompli ces tâches pendant toute sa vie et conservé néanmoins un appétit pour les bonheurs simples comme discuter, rire ou boire un verre avec des amis.

Tu acquiesces, complice. « *That's good. No regrets. They wanted you to share for the gas, that's it.* » Tu haïssais Fred qui te le rendait bien. Je sais que tu m'estimes plus que lui, ce n'était peut-être pas une déclaration d'amour mais ça m'a fait un petit velours tout de même quand tu as dit: « *I hope my next roommates won't be Quebecers. Tired of these Quebecers. I mean... men quebecers.* » Ce soir-là, on buvait des Kokanees dans le bar de l'hôtel. Et lorsqu'on ne sirotait pas, on grattait nos poches à la recherche de loonies pour le juke-box. Ça faisait très années 50 et fréquentations vertuenses, même si tu n'as pas le profil gentleman, pardonne-moi.

Tu as cessé de gratter tes poches et regardé bien loin au-delà de la vitre qui nous séparait des étroits corridors de l'hôtel parce que tu as vu Fred qui terminait son shift et se dirigeait vers nous sans nous voir, son sarrau blanc de cuisinier sous le bras, la

mine basse. Tu as tiré mon bras jusqu'à ce que je m'accroupisse à tes côtés, sous la petite table ronde. Ton doigt sur mes lèvres, ma tête sous ton bras, orientée de façon à ce que je puisse voir Fred désormais planté devant la vitre, le téléphone entre les mains, la cigarette derrière l'oreille et parlant bien fort, si fort en fait qu'on l'entendait de notre cachette, et disant: «Le Mexique, dans une ou deux semaines, pas plus. J'ai quand même pas tout sacrifié pour venir me faire chier en Alberta. Mélanie, elle, est pâmée sur un bloke qui va se coucher sans dire bonne nuit à personne. Okay, on se rappelle, c'est ça, ciao. »

Matt, toi qui ne comprends rien à rien dans ma langue, admetts que tu deviens, de jour en jour, de plus en plus sensible à l'articulation française, à sa phonétique, à la fluctuation de la voix, au ton. Ce qui fait qu'à travers la danse des syllabes et la contre-plongée du son, tu as saisi que les paroles de Fred révélaient quelque chose de franchement pas fin pour nous deux. Bon, oui, tu l'as aussi lu dans mes yeux, mais il n'y avait pas que ça. À mesure que l'expression de Fred révélait du dépit, je sentais une vive animosité affluer en toi. Tes longs doigts bronzés, la rougeur de tes joues, ton front. Peu de temps après le départ de Fred, souviens-toi de ce que je t'ai donné. Un billet, rédigé en français, et une mission. Tu devais traduire ce qui était écrit dessus: « Je te veux corps et âme. » Après avoir laissé le mot traîner entre tes doigts, j'ai promptement quitté le bar de peur que tu ne le traduises sur-le-champ, mû par une soudaine et mystérieuse compréhension du français. « Yeah, really, they told me; they only wanted you to share for the gas. Sorry if I'm breaking a bubble here. » Mon rire pâteux, rire de tequila cheap. « You're not breaking any bubble, Matt. I knew it all the way. And guess what, I don't care about Mexico anymore, I'm in love with Alberta. » La cannette de bière qui déborde, la mousse, un autre rire, de circonstance cette fois. Je viens de répondre à ta question de l'autre jour. « What exactly are you doing in Alberta, where are you going? »

Tu n'as pas fait le lien quand j'ai déclaré « I'm in love with Alberta », mais moi je sais que j'ai répondu par un cri du coeur qui sonne faux. Tous les cris du coeur ne sonnent-ils pas faux? Je lance cette question à la face du monde, du plus profond de mon ivresse qui, elle, sonne creux.

*

27 septembre 2001

J'aime boire avec Fred.

J'ai beau répéter que je travaille le lendemain, Fred éclate de rire en débouchant une énième bière. On est cinq femmes autour de lui. Il revêt son sarrau de cuisinier, se donne un élan, fonce dans le mur avant de tomber sur moi. Il m'embrasse dans le cou, me parle de ma drive: «Que tu le veuilles ou non, Mel, t'as une drive, une sensibilité ben spéciale.» Il profite, dit-il, du fait que Matt soit parti chez ses parents et que Dom travaille jusqu'à minuit pour se laisser aller complètement. Je n'ai même pas pris ma douche après le travail, je porte encore mon chandail Radisson et j'ai l'impression de sentir le Pink Spray à plein nez, ce que je m'empresse d'ailleurs de préciser à Fred. Kristina, Marie-Hélène, Nancy et Hélène regardent, hilares, *The Simpsons* à la télé.

J'aime boire avec Fred, vraiment. En fait j'aime tellement ça que c'est lors d'une cuite au *Diable Rouge* que j'ai fini par accepter de le suivre dans ses projets de voyage: «Te rends-tu compte, mille piastres que ça va te coûter, en tout. Mille piastres, criss, pis t'es au bout du monde, sur une plage, avec ton laptop, à écrire tout ce que tu veux quand tu veux, pendant six mois, un an, as you wish. » J'ai bu ma bière, en ai commandé une autre. Et tranquillement, goutte par goutte, image par image, je me suis vue là-bas. Moi.

La possibilité de dire adieu à mes fonctions de commis, à la famille, aux amants de pacotille, à ces études universitaires qui forçaient un discours figé sur la vie, l'art, la littérature, oui, la possibilité de tout quitter était là, bien étalée sur la table devant un Fred défiant et à moitié saoul. J'ai fini par le suivre chez lui, cette nuit-là, comme si

on devait commencer le voyage à l'instant même. Étrangement, en me réveillant le lendemain, je me suis sentie bien, très peu lendemain de veille.

Fred tire sur la manche de mon chandail et ses lèvres frôlent mon cou. Mes mains touchent ses mains. Les quatre filles s'éclipsent pour aller dormir tandis que Fred et moi on met nos manteaux et on sort faire un tour dans le boisé, derrière le logis. Les conifères brillent. On s'assoit sur le sol à demi gelé, la bouteille entre nous. Je dis: «Fred, regarde les étoiles. On dirait qu'elles sont avec nous.» Appuyant les coudes sur ses genoux, Fred déclame: «Moi c'est pas compliqué, je veux juste inciter le monde à aller prendre l'air un peu, à crever leur criss de bulle.»

L'abandon soudain de son rôle de personnage égotiste produit chez moi un étrange attendrissement. Je me retourne et embrasse je ne sais trop quoi : front, lobe, lèvres, joues, menton. Il soulève mon chandail. Ma paume qui descend sur ses cuisses, les cheveux qui s'enroulent, mon regard qui abandonne toute ascension vers les étoiles pour ne plus fixer que lui, confrère de route autoritaire, et les siens qui ne fixent soudain plus que moi, incompetente voyageuse plantée dans un exil qui n'en serait pas un. Nous nageons à ciel ouvert dans un vide gorgé d'aurores boréales et de brumes blanches qui s'étiolent, nous éclaboussent.

*

Rouge

« I translated your message. » Holà, l'heure est grave, que je me dis en avalant de travers. Grattant mon orteil à travers ma botte, c'est à mon tour de ne plus regarder Matt. Heureusement il me laisse un temps de répit en allant pisser. J'en profite pour peaufiner une réponse, une répartie vive. Il revient, l'air détaché. Je griffonne des petits haïkus maladroits sur des bouts de papier. Après ce qu'il vient de lancer, il me faut parler, pas écrire. « And what exactly did you translate? » Ses yeux suivent le mouvement de ma main sur le papier. « Well, I asked Sophie in the kitchen. She translated it. » Elle a traduit. Bon. Mais quoi? What does this say to you? Tu me regardes comme si c'était trop demander que d'exiger une réponse à cela. « Well, 'don't exactly know. »

Je continue de griffonner en ne te regardant pas. Tu ne dois pas être beau à voir, car généralement tu n'es pas beau à voir quand on essaie de creuser les choses avec toi. En fait, tu refuses systématiquement de sortir du cadre des allusions. Eh bien j'ai des petites nouvelles pour toi. S'il le faut, pour te faire émerger hors de ta froideur de Canadien-anglais-jamais-sorti-de-son-bled, je mentirai. Et en pensant à cela, j'ouvre la bouche et ça se fait tout seul, je mens. « I'm going back home in a week to complete this degree once for all. »

Tu t'étouffes avec ta gorgée. La maudite bière, aussi. J'en ai assez de voir tout un chacun le goulot à la bouche, la mousse qui déborde et coule sur le menton. On devrait tous boire quelques shooters au début de la soirée et vivre là-dessus ensuite, sans chercher à entraver la parole et la pensée par de grandes gorgées qui n'en finissent plus de crier halte au langage. Je sors de ma poche un flacon de rhum blanc. « Do you

have any shooter glass? » Tu te lèves, te traînes jusqu'à l'évier, fouilles parmi la vaisselle sale, en dégote un, le tourne et retourne entre tes doigts. Un verre à shooter en plastique blanc avec un caribou peint en rouge dessus.

Tu reviens t'asseoir en face de moi avec ta trouvaille et la poses sur la table encombrée de chandelles, de petits savons beiges, de sacs de chips vides.

« There you go.

– Want some?

– Why not. Let's drink that shit. »

Ce let's drink that shit sonne tellement faux dans ta bouche que j'éclate de rire. Dans la bouche de Fred ça passerait sans problème mais dans la tienne, non, ça ne tient pas. J'attribue cette maladresse à ton malaise face à mon (faux) aveu de départ prochain. Tu n'admettrais jamais que la perspective de mon retour à Montréal te chamboule. Pourtant, il va falloir que tu l'avoues, d'une façon ou d'une autre.

« I really enjoyed my time in Alberta but I can't forget my true ambition.

– Which is?

– I want to become a writer.

– And you need to run away from here to become a writer?

– Not really. »

Moi qui espérais me hisser sur le haut siège du mensonge, voilà que je me surprends à dévoiler la vérité. Il suffit toujours d'une phrase de ta part pour me remettre les deux pieds dans ma fragilité. Mais je ne suis pas à court de ruses. Je me rabats cette fois sur le flou du langage.

«Also, I sometimes have the feeling that some people here would prefer to see me very far away. I won't tell names, but I have a few in mind.

– What are you writing about?

– Why do you want to know that?

– Just curious. Never met any writer before. Well, except for Fred and Dom of course. »

Il prononce leurs noms sur un ton dédaigneux et cela me redonne le goût de la complicité. Après être passée du mensonge au flou en guise de stratégie de rapprochement je considère que l'heure est maintenant à la parole prétentieuse pour le retour en force d'un semblant de solidarité langagière.

« I think I'm a better writer than Fred and Dom. »

Je fais mon signe de croix intérieurement. C'est loin d'être vrai que je suis une meilleure writer que mes amis. Le fameux « je » de la femme écrivain hante mes petits poèmes, mes nouvelles et même le gros roman niaisieux dont j'ai terminé la rédaction quelques heures avant mon supposé départ pour le Mexique. Sans farces, je suis réellement sur le point de renoncer à l'écriture. Fred et Dom, eux, écrivent de la vraie littérature en devenir, des trucs parfumés de saine objectivité. Le regard qu'ils posent sur le réel n'est pas entaché par la conscience subjective, ils voient vraiment, infailliblement, ce qui les entoure. Moi, ça crie, ça grince, ça baise et ça beugle. J'en ai marre de ma petite façon tordue de m'approprier le langage. Surtout depuis que j'ai lu Christine Angot qui pille la vie de tout un chacun pour se hisser jusqu'au sommet du panthéon. Une fois là, elle continue de baiser les académiciens en redingote, les gouines en tailleurs Chanel, les photographes officiels, puis, comme par magie, elle sort un autre roman.

Mais là, pas question de reculer. J'ai dit que j'écrivais mieux que mes amis, qu'à cela ne tienne, je dois poursuivre en ce sens. Ça suffit les propos réversibles.

« Maybe it's my female sensitivity. »

Cette réponse lui sied. Il ne réplique pas, se remet à faire tournoyer ses dreads entre ses doigts. Cul-sec. Deux shooters de rhum blanc.

Parce qu'il veut baisser le volume de la télé, Matt pose un genou sur le divan dans lequel je suis en train de couler. Un divan-chaloupe percé qui tangue dangereusement. L'eau s'infiltré, fait gonfler le bois, l'amollit, me noie. Sous la surface, je gesticule un semblant de nage dans les profondeurs noires d'une rivière que je croyais propre à la baignade. Mes jambes rencontrent un obstacle lourd qui s'avère être une énorme télé. J'essaie d'attraper l'antenne pour me hisser jusqu'à la surface de l'eau, réintégrer tant bien que mal mon divan-chaloupe. Peine perdue. L'antenne, au contact de ma paume, perd sa rigidité d'antenne. En fait, elle plie en quatre dans ma main, me lacère les doigts. La grimace de douleur me fait avaler un gros bouillon d'eau.

Je suis encore sur le divan, le genou pèse, ce n'est pas l'antenne qui a précipité mon retour à la surface mais plutôt la main de Matt qui a retenu mon bras car j'allais bel et bien fiché le camp par terre. Sa main s'attarde une seconde de trop et c'est précisément ce retard qui accentue la chute métaphorique, l'envie stricte de basculer. À la télé, Woody Allen poursuit ses promesses humoristiques. Je remets mon chandail de laine, prête à m'en aller.

*

24 septembre 2001

Janice vient de nous faire comprendre que c'est sa soirée à elle. Elle nous veut ailleurs que dans ses jambes. En versant *two or three drops of rum* dans son Coke diète elle éclabousse le comptoir et laisse échapper un *damn' fuckin' shit* bien senti. Emily et Suzanne échangent un regard et se lèvent du divan dans lequel elles étaient, côte à côte, en train de s'endormir.

Assise à la table ovale, je venais de commencer l'écriture de mon journal. Mais impossible, à présent, d'ignorer Janice qui rechigne à voix haute des « I told Christine I wanted a place of my own » qui se perdent dans les « Fucking Mike! Look in what shit you've dropped me, you son of a bitch ! » Bien qu'une longue Benson&Hedges soit en train de brûler, à peine entamée, dans le cendrier de verre, elle en allume une autre. Je fourre mes feuillets dans mon cartable et avale ma dernière bouchée de spaghetti. Ouf, dehors, il fait encore beau, encore jour. Dans deux heures les wapitis vont se réunir sous le balcon. Je décide de les attendre avec une bière et un livre, *The invention of solitude*, de Paul Auster. Je me mets donc à lire, les deux jambes balançant dans le vide. Bruit de skateboard sur l'asphalte. Je replonge le nez dans mon livre. Il m'a vue. Gravit les marches quatre à quatre et s'assoit tout près. De moi. Son parfum d'encens. Je délaisse mon livre. « Hi Matt, how are you doing? » Il hausse mollement les épaules, l'air déprimé. Grandes cernes bleues sous les yeux. La petite soeur en moi prend le pas sur l'infatuated woman.

« Are you okay? » Il prend une gorgée de ma bière.

« It's Fred. I cannot bare that creepy guy anymore.

– What's your problem with Fred?

– His libido is getting out of control.

– What makes you say that?

– You want bare facts or just impressions? »

C'est plus fort que moi, je me fous des faits, je veux les impressions. Mauvais pli d'étudiante en littérature, dirait Fred.

« Impressions, please.

– Okay. I have the strong impression that there was a girl in Fred's room last night. And he was screaming like if somebody was cutting off his legs at the right damn moment. »

J'imagine la scène et là je ris, vraiment. L'image mentale de sa description est si savoureuse que le rire s'évade de ma gorge sans que je puisse y faire quoi que ce soit.

« It's not funny Mel, if you really want my impression. »

Janice sort en coup de vent du logis. Je n'avais même pas remarqué qu'elle avait éteint la télé, les lumières. Elle me demande si j'ai ma clé. Soucieuse de la voir décamper au plus vite, je balance un oui distrait sans faire la vérification d'usage. Elle octroie un sourire mielleux à Matt.

« How are your parents doing, Matthew? »

Matt revêt une mine polie de garçon de bonne famille.

« Fine, I guess. Haven't seen them for a while.

– You must miss them sometimes, don't you?

– Actually, not really. »

Horreur, horreur. Assise entre nous deux dans l'escalier et faisant surgir de sa poche miroir, rouge à lèvres et poudre concassée, elle commence à se refaire une beauté. Matt se tasse contre le bois de la rampe, question d'éviter le sein gauche de Janice qui frôle son épaule. N'eussent été ces quelques milliers d'années de civilité humaine entre nous, femelles hypocrites, je lui crissais ma main sur la gueule histoire de lui faire piger que

son attitude de mémé saoule en chaleur envoie radicalement chier le respect mutuel. Je m'ennuie de ma mère. Ma mère qui respectait tellement mon intimité, à bien y penser, malgré ses grands airs de diva inquisitrice. Satisfaite de son maquillage, Janice sort maintenant de sa poche une lime à ongles.

« I'll have a last drink at the hotel. It's gonna calm down my nerves. »

Matt me détaille du coin de l'oeil. Janice déclame un « well, well, well » et se remet debout, résignée à partir. Elle n'est peut-être pas si pire que ça, la vieille, finalement. Elle me redemande si je suis vraiment certaine d'avoir la clé de la maison. Je fouille dans la poche arrière de mon jeans. Elle n'y est pas, merde. Elle me lance la sienne avant de se mettre en route vers l'hôtel, légèrement trébuchante. Matt me suit jusqu'à la porte. Une fois à l'intérieur, j'emplis la bouilloire d'eau. Pas d'alcool, non, pitié, du thé, de la camomille, du calme, mon dieu, je t'en prie : du calme et des sourires tranquilles.

*

Rouge

Ce langage me plaît. Nous discutons voyage, en anglais surtout, et en français quelquefois : dialecte exotique qui met du piquant à la soirée. Tu finis toujours par me laisser entendre que je devrais sincèrement songer à adopter le langage universel. Je dis alors you really mean what you just said, don't you? Et il répond of course I do. Matt étire les bras, épaules, omoplates, fait craquer ses 36 vertèbres en soulevant le menton vers le plafond. S'il tient la pose pendant deux minutes, il se mérite la médaille de l'immobilité. Mais en vérité, c'est moi qui tiens la pose des centaines de minutes sans bouger ni rien dire alors je m'allume une cigarette. Nous ne pouvons être autre chose que les enfants de ce pays, tout traversé de maladresses et de soif de pouvoir et de contrition de dominés, bien sûr.

Pourtant, quelque chose perle dans ses yeux et je voudrais lui donner la chance de l'exprimer. Nous sommes deux à boiter mais je suis résolument seule à marcher sur cette route. Nous avons vécu des existences opposées. Je tente sans succès de le ramener à l'ordre. Je n'écoute plus quand il parle et c'est si rare qu'il parle, je devrais écouter, je devrais me forcer, mais je ne le fais pas.

Un film passe à la télévision, Mighty Aphrodite, de Woody Allen. Le personnage que Woody incarne tente de ne pas trop désirer la mère putain de son génial fils tandis qu'elle lui offre des verres d'eau et prend des poses lascives. Matt tente d'éviter mes yeux en observant l'alcool que je verse dans son petit verre à shooter très chichement orné d'un caribou peint en rouge.

Des pensées défilent ; pensées vives, pensées lentes, pensées perverses. Matt me fait penser au petit garçon de mon enfance, celui qu'il ne fallait pas toucher sous peine de crises incontrôlables. Je le touche néanmoins et ce faisant, je ferme les yeux, attends le pire, et la jouissance du pire.

*

6 septembre 2001

J'ai beau me dire qu'il fallait s'y attendre, je n'arrive pas à m'y faire. La caméra numérique entre le pouce et l'index, je leur dis : « okay les gars, regardez le p'tit oiseau! » et clic-clic, prends la centième photo. Pour ma part, je n'ai pas le droit de faire partie des clichés. Quand j'ai décidé de suivre Fred et Dom dans ce périple nord-américain, il y a eu cette règle entre nous : même si, de son côté, elle partait en Europe avec trois gars, Sabrina, la blonde de Fred, ne devait pas savoir que je serais du voyage. Je ne suis quand même pas n'importe quelle fille, attention, j'ai couché deux fois avec Fred pendant qu'il sortait avec Sabrina. Pas génial comme expérience, même pas d'orgasme, rien, mais la proximité des corps dans un lit ça fait toujours chier le ou la partenaire. On a beau lui jurer qu'on n'a rien senti, vraiment rien ajouté de percutant à notre « cheminement intime », il ou elle réplique des « Yeah, right ! » à n'en plus finir et une fois sur deux, il ou elle claque la porte et ne revient jamais. Aussi bien mentir, donc, avec toute la mauvaise conscience que ça engendre.

Les balles de foin, le gas bar abandonné à l'arrière plan.

Fred et Dom, sourire fendu jusqu'aux oreilles, couchés sur la Transcanadienne, frontière de la Saskatchewan, aucune auto à des kilomètres. Je suis la photographe de l'instant présent, un peu de fiel au cœur, bien sûr, mais le cœur en joie néanmoins. Ils interpellent l'esprit de Kerouac tandis que je rêve de remettre ma destinée entre les mains de mon ange gardien. Je prends donc des clichés. À la nuit tombante, étant donné qu'il fait à peine 5 degrés et qu'on annonce de la pluie jusqu'au lendemain, Fred et Dom déclarent qu'on peut bien pour une fois se payer le luxe d'une chambre de motel. À la réception, la petite dame nous apprend que l'établissement n'accepte que l'argent ou la carte Visa et comme nous n'avons plus de blé sur nous et que je suis

seule à détenir la Visa, je paye la chambre. Pendant que l'un prend sa douche et que l'autre allume la télé, je décide d'aller faire un tour dans le boisé, derrière le motel. Je rencontre un bébé reptile à la porte de notre chambre et le recueille entre mes mains pour voir s'il va mordre. Mais il ne mord pas. Je cours le montrer à mes amis qui ne réagissent pas, trop occupés qu'ils sont à se détendre devant la télé, et la douche, et la bière.

2 octobre 2001

Assise seule à une table de la Staff Caf^e, j'avale ma soupe sans trop de conviction lorsque Fred arrive par la petite porte battante du fond de cuisine et lance, à brûle-pourpoint : « Je viens de me faire congédier. C'était ma dernière journée. » Ma cuillère tombe sur la table. « Pourquoi? » Il étend ses longues jambes jusqu'à ma chaise et se croise les bras. « Un client est allé dire au boss qu'il m'avait vu sortir des toilettes sans me laver les mains. Alors prépare tes bagages, ma belle. *Mexico es para mañana.* » Matt fait son entrée. Il porte un plateau encombré de sacs de pain, berlingots de lait, sachets de ketchup et confitures. À chaque fois que j'aperçois ses dreads enroulées dans le filet hygiénique je réprime un fou rire. Mais l'idée que c'est peut-être la dernière fois que j'assiste à ce spectacle me donne plus envie de pleurer que de rire. Je ne suis pas prête à laisser sortir Matt de ma vie tout de suite même si Matt est n'importe où sauf dans ma vie en ce moment. Fred vient de comprendre que c'est lui qui a été désigné pour le remplacer dans ses fonctions. « Ah ben le p'tit tabarnack ! Toujours dans sa criss de bulle, mais quand c'est le temps de voler les jobs il se réveille vite en esti ! »

Non seulement Fred m'apparaît-il alors sous son vrai jour, égoïste, sexiste, raciste, cheap, opportuniste, intolérant, mais en plus je réalise que je n'ai pas l'intention de voyager avec lui une seconde de plus. Je m'imagine sous sa tutelle psychologique

3 octobre 2001

Un rayon de soleil pâle tourne autour de Dom qui s'amuse à lancer très haut une balle et à la rattraper dans un mouvement répétitif, vertical et concentré. Fred marche de long en large depuis une bonne heure : du parking au fire pit, du salon au balcon, de moi à Dom. Je sais qu'il se retient pour ne pas mettre mes bagages de force dans l'auto, pour ne pas me dire que je suis la plus grande imbécile de l'Alberta et même du Canada au complet.

La nuit dernière j'ai fait un rêve délicieux qui a confirmé ma décision de rester. Dans ce rêve, j'habitais avec Matt une grande maison qui donnait sur la mer et une plage blanche déserte, à perte de vue. Notre vie était faite de longs mois à voyager et de longs mois à écrire paisiblement à l'ombre des palmiers ; le cliché paradisiaque absolu, quoi. Il écrivait des essais anthropologiques sur les cultures anciennes et moi de courts portraits qui allaient à l'essentiel et dans lesquels je racontais des histoires de rencontres entre hommes et femmes provenant de cultures différentes. Quand je mettais le point final, je ne ressentais pas la nécessité de retourner sans cesse au texte par la suite. Le point final était là, décisif, et j'assumais chacun des mots que je couchais sur le papier. En plus, la honte ne venait pas troubler le plaisir que j'éprouvais en écrivant.

Au réveil j'éprouvais le soulagement d'une disparition : celle de toutes ces fioritures lyriques qui paralysent l'écriture. La force tranquille, l'ironie, la discrétion de Matt me donnaient le courage dont j'avais besoin pour créer. Prolonger ce rêve jusqu'au réel. Je resterai à Canmore le temps d'écrire un recueil de textes brefs, disons 5 ou 6 mois pas plus, après quoi je rentre à Montréal avec mon manuscrit. Puisque Matt habitera seul après le départ de Fred et Dom, je lui demanderai si je peux m'installer à sa table de

cuisine pour écrire, peut-être deux soirs par semaine ; écrire sans ordinateur, directement à la main, au cœur des montagnes.

J'ai annoncé ma résolution à Fred il y a deux heures. Je lui ai dit que j'avais un nouveau projet d'écriture, quelque chose qui m'était venu dans mon sommeil « ouais une sorte d'illumination » a répliqué Fred. Il peut bien dire ce qu'il veut, je sais qu'il se fout de mon écriture, il n'y a que la sienne qui compte, sa prose kerouacienne et ses poèmes très urbains du genre :

« Deux buildings face à face
 Qui s'écroulera le premier?
 Une mer de béton à leurs pieds. »

Pendant que je lui expliquais pourquoi je devais rester en Alberta, pourquoi le Mexique n'était plus dans mes plans à court terme, il s'est servi une bière. Il était midi. La bière a fait un étrange bruit en descendant dans sa gorge, comme si toutes les insultes et les supplications qu'il avait envie de me lancer se mélangeaient au liquide. J'ai eu pitié de lui, je l'avoue ; alors j'ai moi aussi pris une bière, chose que je ne fais jamais avant le coucher du soleil, et nous avons coulé dans un pesant silence.

J'ai réalisé que cet homme m'aimait. Pas d'amour fou comme il aime Sabrina, ça va de soi, mais d'amour authentique parce qu'il souhaite que je me libère de mes chaînes et lorsqu'on souhaite de tout cœur que quelqu'un se libère de ses chaînes, c'est que l'amour est authentique. Fred a eu l'espoir qu'en le suivant loin de Montréal j'arriverais à tordre le cou à mes démons une fois pour toutes. Et s'il ne croit pas à mon écriture pour l'instant, c'est quelle n'est pas libre, un peu comme moi.

Ensuite Dom est revenu du Liquor Store et on a fait comme si de rien n'était pendant un bon deux heures. Le soleil a tranquillement délaissé le logis et j'ai joué au scrabble

avec Marie-Hélène pendant que Dom et Fred s'adonnaient à quelques vérifications d'usage sur la voiture. Ils quitteront Canmore demain matin à l'aube, prendront la 95 jusqu'aux douanes américaines à Kinggate, Idaho, puis rouleront en diagonale à travers l'Oregon et la Californie jusqu'à San Francisco où ils comptent passer environ cinq jours avant de mettre cap sur Mexico City. Quelques semaines plus tard, ils éliront domicile à San Cristobal de Las Casas.

Vers l'heure du souper, Matt ouvre la porte, s'assoit à côté de Marie-Hélène et fait mine d'étudier son jeu, ce qui agace immédiatement mon amie. « Please Matt, I play scrabble since I'm 10, I don't need your help. » Il passe alors de mon côté et s'assoit à ma droite, les cheveux sur mon épaule parce qu'il se penche vers mon jeu. « Let's see what we have here : an F, two E, one R, a I, a S and.. a M, for Melanie. » Il assemble le mot FREE sur mon support en bois et cale son menton au creux de sa paume. « It's a french game Matt. » J'enlève le deuxième E de FREE et place MIS à la suite de la voyelle restante. FRÉMIS. Ça me donne 20 points. Sous la table, Matt effleure mon genoux de son pouce rêche tandis que dehors, Fred et Dom sortent ma tente de la Jetta. Demain soir je commence l'écriture de mon recueil.

*

Cancun, Mexique, juillet 1976

Diane sort de la mer à grandes enjambées. Ses longs cheveux bruns s'enroulent, mouillés, sous ses aisselles. Quelques grains de sable restent collés à son genou. Elle rit majestueusement. Évelyne sirote un Margarita sous le parasol jaune, c'est son troisième de la journée et il n'est pas encore 15h. Diane se jette sur la serviette, son long collier de coquillages plonge dans le sable.

« Dire qu'on manque les Olympiques, à Montréal!

– Oui, tu veux dire la foule, nos mères devant la télé qui rêvent d'y assister mais qui ont trop peur de la chaleur, du soleil et de la poussière, justement...

– Tu sauras que ma mère va assister aux compétitions de natation. Une collègue de ma sœur lui a obtenu des billets gratuits.

– La chanceuse... »

Et elles remordent à belles dents dans le rire si bien qu'elles ne se rendent même pas compte que deux hommes sont agenouillés devant elles. Deux grands basanés dont le chapeau de paille barbouille le visage d'ombre. L'un donne un coup de coude à l'autre qui se racle la gorge et parle le premier.

« Hey girls, nice sunshine, isn't it? Ready for a swim? »

Évelyne demande à Diane si elles ont l'honneur d'avoir devant elles les deux Anglais dont elle lui a parlé hier. Ben oui c'est eux, fais-en pas tout un plat s'il te plaît Évelyne. Mais Évelyne en fait tout un plat. Elle sort une longue cigarette de son étui et se la place entre les lèvres d'un geste emprunté quelque part. Elle gratte le sable de ses orteils vernis tandis que Diane ramène ses genoux sous la serviette et envoie un sourire plein de soleil à l'homme planté devant elle.

Oliver, Colombie-Britannique, juillet 1998

Geneviève trie les tomates dans la baraque. Les genoux rouges, les paumes rouges, le menton rouge. Les femmes du lieu combinent l'anecdote et la sélection minutieuse. Plantureuses et cyniques, elles échangent à mi-voix des commérages sur les fermiers mécontents du cheap labour venu des quatre coins du Canada : ces étourdis qui fêtent jusqu'à l'aube et se traînent ensuite de peine et de misère jusqu'aux récoltes, là où jour après jour ils se doivent d'effectuer des tâches exigeant dextérité et présence d'esprit.

Geneviève enregistre tout et ses doigts se raidissent sur le fruit gonflé, tendu. Elle aime un homme. Elle l'aime à faire exploser la baraque et les grosses femmes avec. Il s'appelle Jonas, il a vécu à Toronto, Jasper et Banff, et maintenant il habite ici, à deux baraques de sa baraque. Le soir, couchée près de lui, elle l'écoute détailler ses ambitions entre deux gorgées de vin. « I know that one day I'll be rich, amazingly rich, and get the hell out of Canada. » Geneviève regarde parfois le calendrier avec un effroi mêlé de stupeur. Dans deux semaines les récoltes seront terminées et elle devra en finir avec cette passion qui n'en finit pas de commencer. Retourner à Montréal, dans les ruelles vides.

*

Lachine, Québec, juillet 1930

Nora ne pourrait pas dire le contraire. La journée est délicieuse. Étendue sur la couverture à carreaux elle laisse son ample jupe lui caresser les chevilles. Le canal Lachine serpente au bas de la butte, mince rigole verte et brune. Henri cherche du feu dans sa poche de pantalon mais n'en trouve pas et remet sa pipe dans sa veste. Dans un peu moins de sept mois, Nora et lui seront déclarés mari et femme. Nora Roberts, belle Irlandaise de vingt-deux ans, cheveux noirs, des rondeurs, le rire facile, tu embrasses Henri du regard, tu l'embrasses des doigts, tes doigts qui arrachent l'herbe de la même façon qu'ils arracheraient les vêtements.

Juillet 1690. André Sauvay embrasse femme et enfants avant d'amorcer la dure randonnée entre l'Île Jésus et le mont Royal, pèlerinage obligé pour tout colon français de l'époque. En cours de trajet dix Iroquois s'acharnent sur lui : tignasse arrachée jugulaire tranchée. Élisabeth, dix-sept ans, trois enfants, ne put le pleurer que deux mois et deux jours avant d'être remariée à un colon de l'Île Jésus, porté sur la bouteille et les fillettes. Henri conservait les traces, douze générations plus tard, de ce drame. Le tressaillement interne, la rage collée à la peau. Parfois, l'envie le tenaillait de raconter cette histoire à Nora. Mais Nora lui chantait des cantiques irlandais en cueillant des marguerites, l'invitait à prendre le thé chez elle à Verdun avec sa mère qui ne cessait de critiquer les Frenchies, *these strange fellows who sure can work hard with their hands but not with their heads*. Cette idée reçue ne visait pourtant pas son futur gendre. Car Henri avait le silence facile mais l'œil intelligent, *a clear blue honest light in that eye, my daughter*. Dans les yeux de l'homme qu'elle aime, Nora voit pour sa part ce qu'elle veut voir : église, enfants, soleil, vent frais. Feignant une morsure d'insecte, elle relève sa jupe jusqu'au mollet, laissant entrevoir une peau rose, ronde et douce.

*

Calgary, septembre 1985

Stéphane accourt vers le Bikini Bar. Kathleen lui a téléphoné dix minutes plus tôt. Elle a évoqué son envie d'en finir avec ce couple qui bat de l'aile, avec son nouveau rôle de mère qui ne lui convient pas, avec cette ville ringarde where she became a whore then a mother to make her mother shut up than just a wandering soul. Elle a terminé son monologue sur une note traînante: « Guess what, Stef, in case you didn't know, girls they wanna have fun. » Cindy Lauper à la radio, dans les tabloïds, et maintenant dans la voix finie de sa femme. Coup de pied dans la porte du bar. Au fond de la salle s'agite une forme féminine très légèrement vêtue et à demi couchée sur une table de pool. Des hommes dansent autour d'elle : chapeaux de cowboys, t-shirts suintants. Il doit la ramener à l'ordre ; il est plus de minuit, l'enfant n'a que deux mois et personne ne veille sur lui. La voix de Gordon Lightfoot: *Everything you had is gone as you can see, that's what you get for lovin' me.* D'une main, Stéphane force le bras gauche de Kathleen dans la manche du blouson de cuir et de l'autre il ramasse les effets personnels étalés sur le tapis vert de la table de pool. Un condom tombe de sa poche de chemise, atterrit direct sur la cuisse de Kathleen. Elle prend l'objet entre ses doigts éclate de rire puis en sanglots. « You, bastard, don't you dare asking yourself why I act so miserably. I should've listen to everyone when they told me that these Frenchies are unable to think with something else than their fucking... » La claque s'abat sur la joue avant la fin de la phrase comme dans le western ou le drame romantique à cette différence près qu'aucun des cowboys de la scène n'a rappliqué. Zéro coup d'éclat : pas de poing viril sur la gueule ou d'encouragement du genre : « slam your bitch man, that's all she deserves ! »

Rien de plus que ce condom japonais, cette claque mal foutue et ce blouson noir.

*

14 octobre 2001

Difficile de poursuivre l'écriture ces jours-ci. Matt est en visite chez ses parents et sans sa présence silencieuse dans la cuisine, ses chandelles, son encens, la télé, le beat électro-acoustique, l'écriture fait volte-face et replonge dans la plate réalité. Le logis des femmes dans lequel Janice règne désormais en maîtresse absolue prend des allures de mauvais théâtre trop propre où seule l'écriture du carnet arrive à me sortir du quotidien.

Après l'épisode de samedi je ne suis retournée écrire chez Matt qu'une seule fois, lundi soir. À la cafétéria, pendant la journée, on s'était à peine parlé. Vers 12h45, il ne restait que lui et moi dans la salle et il n'avait pas le droit de partir avant 13h15 au cas où des employés arriveraient sur le tard, c'est pour ça qu'il est resté sinon je pense bien qu'il serait parti illico quand la grosse Donna s'est essuyé la bouche avec sa napkin avant de battre en retraite. Je le dévorais des yeux sans aucune retenue tandis qu'il gribouillait des caricatures en me jetant des coups d'œil furtifs par-dessus son cartable. Je lui ai demandé s'il avait des projets pour la soirée. Il a hésité un moment avant de répondre un « not really » très peu convaincant merci.

Ce soir, je me suis trouvée ridicule d'aller frapper à sa porte mais l'orgueil bafoué valait cent mille fois mieux qu'un tête à tête avec Janice et ses monologues de femme flouée, ses cours de diction anglaise. Il est parti peu de temps après que j'aie déposé ma pile de feuillets sur sa table de cuisine. Prétendre qu'il m'a fuie cavalièrement serait un demi-mensonge car il a fait preuve d'une certaine délicatesse quand même en me servant une bière avant de prendre son sac et d'ouvrir la porte d'un coup de pied. J'ai trouvé ça gentil la bière tablette et tout mais qu'il parte sans me dire où il allait bien que de toute évidence il allait se baigner, j'ai trouvé ça très moyen. Lorsque la porte s'est refermée

derrière lui, je suis entrée dans sa chambre. Me suis étendue sur son lit, ai plongé la tête dans son oreiller, respiré son odeur d'encens. J'ai eu envie de me masturber là en écoutant son disque préféré, *Music has the right for children*, mais je me suis retenue. C'est clair, je n'ai pas été élevée comme ça, tout de même. Au bout d'un certain temps, sous son sommier, j'ai trouvé une boîte de photos. Celles de son enfance. Il restait un peu plus de trente minutes avant que la piscine ne ferme. *Matt at the rodeo show*, *Matt at grandma for his 10th anniversary*, *Matt playing football at 13*, *Matt at his prom night*, *Matt playing with his brand new Playstation*. Il semblait tellement souriant, affectueux. Puis, au fil des clichés, l'œil s'était terni. Un cliché le montrait avec une fille assise à ses côtés sur un divan et beaucoup de jeunes affalés par terre. Cette fille caressait par ailleurs les cheveux d'un garçon qui, la main plongée dans le jeans, simulait un orgasme. C'est à cet instant précis, je pense, que l'enthousiasme l'a quitté. En même temps que l'enfance.

Cinq minutes avant la fermeture de la piscine je suis allée me rasseoir à la table de cuisine. Me suis demandée à quoi je jouais. Je passais mes soirées dans la peau de l'écrivaine inspirée alors que j'avais surtout envie de me rapprocher de Matt. Sa proximité dans la pièce où j'écris, me disais-je, a un lien avec la fugacité du texte ; je pourrais peut-être pousser l'écriture vers la nouvelle ou le roman mais je ne le fais pas parce qu'à la fin de chaque paragraphe il soupire, éclate de son rire absurde devant la télé et que tout ça me donne envie de le rejoindre sur son divan et de parler français avec délices, comme si je découvrais et redécouvrais ma langue à l'instant même. Quand je parle français il rit, il me désire, il aime et il n'aime pas ça avec la même intensité et c'est beau à voir, toujours. En revenant de la piscine, il s'est mis à remplir son sac à dos dans sa chambre. «A woman was swimming half-naked, it was disgusting, she was so fat. I'm going home for a week tomorrow.» Je suis retournée au logis des femmes, où une veilleuse m'attendait dans le corridor.

Rouge

Mes histoires d'amour bâclées se bousculent dans mon espace mental tandis que tu lèves le verre à shooter orné d'un caribou rouge pour que je l'emplisse de rhum blanc.

Tes yeux changent de couleur aux dix secondes, nos mains cherchent des points de repère, tes pieds frappent la table en désespoir de cause.

Il y a des reflets tendres dans ton logis, des reflets de désir bleu et de marée rouge.

Tu parles des cristaux de Nelson en Colombie-Britannique. Tu dis que ces cristaux possèdent des vertus thérapeutiques qui ont soigné des générations d'Amérindiens dans l'Ouest.

Je marche à toi. Je carbure à toi. Ça ne fait pas de sens. J'ai peur. Je propose un toast.

Le premier d'une série de cent.

*

APRÈS-ROUGE

Novembre

1

« Okay girl, enough is enough! It's time for big changes here! »

Les poings sur les hanches, Janice m'observe comme si j'étais la septième horreur du monde. Tout d'abord je ne comprend pas ce qui lui prend. À son arrivée j'étais simplement debout sur une chaise, occupée à farfouiller dans mon armoire de cuisine pour trouver le petit sachet de poivre blanc que Fred m'avait laissé avant de partir pour le Mexique. Mais Janice est saoule, de toute évidence. Elle s'enivre même de plus en plus tôt car elle porte encore son uniforme, signe qu'elle est passée par le bar de l'hôtel avant de rentrer du travail. Je reste un moment figée sur ma chaise à me demander ce qu'elle peut bien me reprocher de si grave. Puis tout à coup je saisis. Elle pense que je profitais de son absence pour fouiller dans SON armoire. Je descends de la chaise tranquillement, inspire, expire.

« I think we really have to talk Janice.

–You bet we will talk! You and I are alone in this house from now on. So you will learn how to cooperate even is cooperation is a skill that you sure have problem with, you and your smart little Quebec friends! »

Là elle vient de toucher ma corde sensible. Va chier, la vieille, dis bye-bye à ma soumission gentille. Je remonte sur ma chaise, mets la main sur le sachet de poivre blanc et l'envoie violemment valser au loin. Pour toute réponse à ce lancer du sachet, Janice sourcille et esquisse quelque chose qui ressemble à un sourire honteux. Pas

habituée, hein, à mes impulsions générées par la hargne de tes mains rugueuses prêtes à casser des verres, des assiettes, des intentions louables ? Elle prend le sachet entre ses doigts et contre toute attente, se met à pleurnicher, à jouer les grands-mères battues. Ça ne marche pas, ça attise ma hargne, j'en peux plus d'elle, trop tard pour les violons. Je me mets à crier.

« That's what I was looking for in MY closet! I was just trying to pull everything together to cook a spaghetti sauce. A surprise for you!

– That's my pepper! (Elle sanglote comme une petite fille, à présent)

– No it's not! Fred gave it to me before he left! Remember my friend? Yeah, you sure do remember him, you told Christine he was a creep and she fired him. And now I'm stuck with you and your constant anger in this cheap room when I could be far, far away! »

Décidément, la vieille n'aime pas qu'on lui parle dans le blanc des yeux car le temps de dire ouf, elle plaque les deux mains sur ses oreilles et se met à hurler d'une voix perçante. Une crise d'hystérie, une vraie, la première dont je suis témoin en vingt-trois ans de vie. Il y a quelque chose de beau dans le spectacle de son déchaînement. Les poils se hérissent sur mes bras et j'ai comme envie de crier avec elle on dirait. Mais ça me passe assez vite quand je prends conscience qu'on a toutes deux besoin de mon sang-froid. Le visage convulsé et ruisselant de sueur, Janice enlève ses boucles d'oreilles, ses bagues en toc d'argent puis, hop, son chandail. Des plaques d'urticaire se sont formées sur ses épaules, son cou, ses bras, ses seins. Je ne tenais pas particulièrement à voir ça, pour tout dire. La suite déboule très vite. En un seul élan elle se dirige vers le mur et bang, un coup de tête dans le plâtre, et re-bang, un deuxième. Une rigole de sang apparaît sur sa tempe droite, coule sur sa joue.

« Isn't that what you wanted, to bring me out of myself like this? Now you can tell to all your smart little Quebec friends how crazy these Anglos are! Go on, call them all!»

Je compose le 911. Tandis que la voix de l'opératrice me demande d'être more specific about what happens, mon regard oscille entre les grains de poivre étalés sur le tapis et le corps à moitié nu d'une Janice complètement sonnée. Il n'y a pas à dire : la situation est plus grande que nature.

Quinze minutes plus tard, l'ambulance arrivait.

À 10h, Rajpall est venu me trouver pour me dire que la directrice souhaitait s'entretenir avec moi. Christine ferme la porte et me prie de m'asseoir. Janice a passé la nuit à l'hôpital. Comment suis-je censée mettre des mots sur la scène d'hier? Pas le temps d'y réfléchir.

« Okay Melanie, I know exactly what happened last night between you and Janice. I had a call from her. She told me she has been overwhelmed because of a... let's say because of a «cooking matter ».

C'est moins pire que je pensais. Je ne serai pas menottée, ligotée, et conduite sur-le-champ au poste de police. Je prends un visage gentil pour fêter ça.

« How is she?

– Her voice was calm, she's under medication. She asked me to tell you she's sorry. And on behalf of the Radisson Hotel, I would like to apologize for the inconvenience that you've endured in this situation. That said, I think it will be better for everybody that you move with Marie-Hélène, Nancy and Kristina.

– But... they're already three in this lodging! »

Christine appuie son menton sur ses doigts potelés et m'adresse un sourire complice.

« Indeed yes. But you girls are young ! When I started here as a maid, I was living with four girls! And you know what sweetie? Those were the days!

– Are they at least advised of my coming?

– They're waiting for you! »

Sur ce elle me tend la main, et me donne congé pour l'après-midi.

2

Kristina fume son joint matinal devant la télé, Marie-Hélène prépare des crêpes en sifflotant et Nancy tricote à la table de cuisine. On a toutes congé en même temps cette semaine et il me semble que Donna aurait pu se forcer un peu dans l'organisation des horaires pour éviter qu'on se pile sur les pieds. Tout est glace, froid ; les pneus ont besoin d'être changés. Tout le monde fait moins d'heures à l'hôtel donc tout le monde a moins d'argent, les cafés ferment de plus en plus tôt, les bars idem, et un seul autobus par jour fait le trajet jusqu'à Calgary.

Comme dans *The Shining* on est tous menacés par les affres de la folie, de l'isolement. Bientôt je vais me mettre à écrire la même phrase vingt fois par page pendant mille pages.

Sans prendre la peine de frapper, Matt fait son entrée dans le logis, s'installe aux côtés de Kristina dans le divan et lui arrache la télécommande des mains. Elle réagit à peine, se tasse un peu, that's it. Je sais qu'elle est secrètement amoureuse de lui .

elle l'a dit à Nancy qui l'a dit à Marie-Hélène qui me l'a dit. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles elle m'ignore poliment. Elle se mortifie d'amour pour Matt en fumant son joint et ne fait rien pour cet amour ; elle le rumine, le mâche, stone tous les jours, et j'aimerais tellement ça faire comme elle, mais non, c'est impossible je suis rendue trop loin. Matt est dangereusement de bonne humeur. Il tape du pied, euphorique, à contre-courant de notre morosité générale. Je m'enferme dans la salle de bain pour enfiler mon jeans et mettre mes verres de contact car il n'est pas question qu'il me voie avec mes lunettes. Kristina allume le Playstation et défie Matt de la battre à ce jeu que ses parents lui ont envoyé. Je la regarde, dans son suit de jogging noir avec son chignon négligé, ses grosses lunettes, son rire d'éternelle ado, et je me surprends à envier son absence de crispation, son renoncement au jeu de la séduction. Elle s'est fait une raison de sa laideur, de son manque d'énergie, et l'homme qu'elle aime et à qui elle a choisi de ne pas révéler cet amour n'est autre que ce « buddy » de circonstance avec qui elle joue à un jeu idiot.

Comme il n'y a plus de place pour moi nulle part, je retourne dans ma chambre, m'enfouis sous les couvertures sales que la paresse et le froid me découragent chaque jour davantage d'aller porter à la buanderie. Au hasard j'ouvre le *Journal* d'Anaïs Nin. Page 178. Lettre à Henry Miller : « À mesure que j'écris se dissipe la peur du changement et de la perte. Ma vision instantanée du monde auquel je crois, c'est ma réalité. Elle naît de l'intuition, du sentiment. La transformation qu'exige la création me terrifie. Le changement, pour moi, représente la tragédie, la perte, la folie. (Cela surprit Henry.) « C'est votre maladie. – Eh bien si c'est une maladie, Henry, il faut que je l'exprime au maximum dans le journal, que je fasse quelque chose du journal [...] Je devrais me consacrer entièrement au journal, le rendre plus plein, en dire davantage, vivre une névrose jusqu'au bout et voir jusqu'où elle m'emportera. » Je lis ça et ça me fait penser que c'est le genre de discussions que j'aurais aimé avoir avec Fred pour qu'il comprenne un peu pourquoi je devais aller jusqu'au bout de la nuit glacée qu'il fait ici, jusqu'au bout du texte dont j'ai une idée

de plus en plus imprécise, pourtant, à mesure que les jours avancent. Mais Fred a préféré voir l'absurdité de mon entreprise, comme si tout ce qui m'interpellait ne valait que dalle. Je ne veux pas revenir là-dessus mais ça continue de me travailler.

Des fois, au milieu de certaines lectures, j'ai le sentiment que l'auteur veille sur moi plus que n'importe qui dans ma vraie vie et je sens alors une très forte connexion, quelque chose d'indescriptible. Même les plus grandes naïvetés d'Anaïs prennent des allures d'audace pleine et vive : « il faut que mon art soit comme un miracle. Avant de passer par les conduits du cerveau et devenir une abstraction, une fiction, un mensonge. Ce doit être pour la femme davantage comme un antique rituel personnifié, où chaque pensée spirituelle a été rendue visible, a été concrétisée, représentée... » Si seulement j'avais plus d'espace pour écrire. Avant, j'avais la cuisine de Matt ; mais depuis l'arrivée de ses nouveaux coloc, même lui vient se cacher dans notre logis pour trouver un peu de paix.

Décidément, les Staff Accom' commencent à déborder. La reine Janice peut toutefois dormir tranquille : she will enjoy the fruits of her hard labour here and get her own space.

Les jambes croisées sur mon lit défait, j'en suis à jouir de mon semblant d'intimité quand Matt entre dans mon espace vital comme dans sa salle de bain. Il enlève une de ses espadrilles trouées et la brandit sous mes yeux. « I need new shoes as you can see. Wanna come with me to the Factory Outlet? » Crissement amochée, j'avoue. Il doit se les geler solide. Je dépose mon livre sur la table de chevet. « Yes, let's go. »

Le Factory Outlet est situé tout près de Kananaskis Country. Vingt minutes de route. Il n'y a qu'une seule cassette qui fonctionne dans la Renault 1974 que son ex-hippie d'oncle lui a léguée et cette cassette – toute blanche, très années 70 – il l'écoute non-stop au volant de sa voiture depuis deux ans : *Breakfast in America*. On parle pas, on chante pas, on est raides comme des barres sur nos sièges, on a l'air d'un petit couple en pleine promenade du dimanche et ça tous les deux on le sent, surtout lui je pense, car le malaise de cette vision le rend comme fou. Il se met à tourner le volant dans tous les sens, puis bifurque à droite et fait mine de foncer dans une épINETTE en bordure de la route. Je hurle, il éclate de rire, évite de justesse l'épINETTE touffue, roule à toute vitesse jusqu'au driveway d'une petite maison de brique, pousse le volume de la musique au maximum avec un air de gamin attardé. Je me dis que c'est la dernière promenade de ma vie. On va stupidement crever ensemble après mille sous-entendus et un seul putain de baiser et ce n'est pas tout à fait mon but dans la vie.

Brusque virage à gauche, zigzags, puis retour sur la route. L'auto tangué, évite de peu un pick-up. « Fucking geek ! » que je crie, hors de moi, furieuse contre Matt pour la première fois en deux mois d'envoûtement. J'ai encore en mémoire le fameux dix-neuf heures de route avec Fred et Dom, le presque accident qui a failli nous coûter la vie. Pas deux fois, non.

Je lui ordonne d'arrêter la voiture ; je veux descendre, bordel, et au plus sacrant. « Isn't that what you want, to live dangerously? » Je dis maybe but not that way. Il s'engage dans l'allée d'une maison qu'on arrive à peine à distinguer tant elle est éloignée de la route. Il coupe le moteur, croise les bras sur sa poitrine. Cigarette au bec, j'ouvre la portière d'un coup de pied et ma botte trop grande déboule jusqu'au ruisseau. Il dit well well well, I guess we both need brand new shoes now. Mon bas de laine a suivi la botte dans l'eau et j'ai le pied complètement nu maintenant. La

température est sous le point de congélation et je n'ai pas de bas de rechange, pas de soulier de rechange, rien, nada. Il me demande si on peut repartir à présent. I guess so, you freak. Il rallume le moteur, et le bruit de tonnerre du muffler en décrépitude reprend de plus belle. *I knooow it's sounds absurd*, poursuit le chanteur à la voix suppliante, *pleeeaaaase tell me who I aaaaam*. Ouais, seigneur, dites-moi qui je suis, dites-moi qui il est.

Je descends de la voiture dans les souliers pointure 11 de Matt. Il marche en bas de laine sur la gravelle. Il dit qu'il a toujours aimé ça les crazy situations. Pas un chat dans le Factory Outlet si ce n'est une petite dame frileuse installée devant une télé à l'antenne interminable. *Heydiao*, qu'elle nous dit en nous voyant entrer. On demande where is the shoe section. Elle lève un index tordu et nous montre le mur du fond. Des rangées de souliers, tous plus affreux les uns que les autres, s'étalent devant nous. Huit piastres pour des bottes d'armée, trois piastres pour des talons hauts en suède ornés d'une boucle en satin rose, quatre piastres pour des souliers chinois, franchement. Puis, miracle, je tombe sur des souliers Adidas pointure 8 à cinq piastres et ça me convient parfaitement. Matt choisit des Converse à six piastres. On enfile nos trouvailles, on paie, on parle un peu du temps qu'il fait avec la madame à qui il manque deux dents.

En quittant le magasin empoussiéré Matt me dit : « why don't we go to the river for a walk.

–Yes, why not, han? »

3

On se fraie un chemin entre les branches jusqu'à la Bow River. Je claque des dents, Matt claudique. Il a choisi des souliers trop petits, qui compriment ses longs pieds gelés d'avoir marché sur la neige en bas de laine pour que les miens ne gèlent pas. Après quelques minutes de promenade entre les sapins, on arrive sur une espèce de petite plage en pente raide sur laquelle s'alignent des monticules de glace et des souches mouillées.

« Oh yeah! Look at this rock! »

Il s'élançe. Pas envie de courir derrière lui. Il a flairé une roche sur laquelle se jucher, a sorti une cannette de bière de son anorak. Et moi, je m'assois où? Je frotte mes mains glacées, ose un œil sur nos brand new used shoes. Sentiment étrange. Comme si dans toute sa robustesse la femme à qui avaient appartenu ces Adidas avant moi me communiquait le moyen de composer avec la situation sans trop m'en faire. Je regarde Matt qui fait ricocher des galets sur l'eau. Ou bien il pense exactement ce que je pense ou bien il ne pense pas tout court. Dans tous les cas il ne parle pas, et son regard oscille entre nos souliers et la trajectoire des galets. Right on, five jumps! Oh yeah, seven jumps! Pathétique. Tandis qu'il s'empare d'un petit caillou strié de lignes bleues je pose la main sur son avant-bras.

Look at me, que je lui dis. Le machin lui glisse des doigts et son regard en accent circonflexe s'accroche au mien. J'éprouve une soudaine tendresse pour la petite roche. Sans sa roche Matt a les mains vides, et une fois les mains vides il risque toujours de faire des conneries. Tant pis, j'assume mon geste pour une fois. On a le droit de vivre autre chose que ce cirque ridicule. Il crève d'un ongle l'ouverture de la cannette, boit une longue rasade. Je prends mon front entre mes deux mains, le

presse, écrase mes tempes, mes yeux. Je veux le noir complet pour ce que j'ai à dire parce que je ne sais pas ce que je vais dire mais je sais que ça va crisser en l'air le moment et la simplicité illusoire, et s'il fallait que je m'attarde sur la vision fébrile que j'ai de lui ça serait la fin. I think I'm in love with you. Look at me! Je suis violente, je m'acharne, ma voix est gonflée de trémolos et de fureur, mais just too bad, assume ta fragilité petite sœur que je me dis en juxtaposant à ma voix intérieure celle, sévère et lucide, de ma grande soeur. Et toi le freak c'est à ton tour de coopérer pour une fois.

Allez, un petit effort. On ne peut pas passer tous nos temps libres coincés comme des ados mouture ancienne à gratter nos poches pour le juke-box, le pool, les shooters, lancer des roches, faire des longueurs chacun dans son couloir de piscine, se laisser mariner dans le hot tub les yeux dans les yeux et la sueur au front, lancer des balles de neige/de foin/de glace/de gazon. Très envie qu'on fasse l'amour tout de suite, dans la glace, qu'on s'apprenne où on va et ce qu'on vaut dans le sexe, la vie, le froid. J'ai passé l'âge des âneries, des allusions, j'en ai marre.

Il remonte ses genoux jusqu'au menton. Allez le jeune, réponds. Il se force, bravo, replante son regard dans le mien et ce regard n'a plus rien de son arrogance habituelle. L'effroyable possibilité qu'il soit en train de mijoter une façon de rejeter mes avances me donne envie de couler, disparaître dans le turquoise glacé de la Bow River. Je m'assois dans la neige, j'attends, et tandis que j'attends, j'essaie de m'accrocher à un petit souvenir d'enfance du genre auto-qui-roule-sur-la-15-direction-la-Minerve, cabane-dans-les-arbres avec mes cousins, baignade dans le lac à la fin de mai, homards sur le balcon du condo en Floride, premier baiser au cinéma à quatorze ans. Rien n'y fait. J'ai tout désappris du bonheur et de la simplicité. Ne me reste que cet homme-enfant, juché sur une roche, à qui je viens de faire une déclaration d'amour aussi surprenante qu'inévitable. N'aurais jamais dû en dire tant, jamais, criss, jamais. Mais trop tard pour les regrets, trop tard pour tout.

Il se laisse glisser au pied de la roche. À genoux à mes côtés. Son index trace un genre de tic-tac-toe sur le sol, approche de mon soulier, puis hop, atterrit sur l'espace nu entre mon jeans et mon bas. Bientôt c'est toute sa main qui s'enfouit sous le jeans et remonte jusqu'au genou. Son autre main gratte la tourbe sous le blanc froid. Je remarque que le dessus de cette main a bronzé. Ne sais trop comment elle a réussi à le faire mais elle l'a fait, cette main a bronzé. Pourtant, c'est l'autre main qui m'aveugle. Je tressaille mais ça n'ira jamais plus loin, il faut que je me le répète comme un mantra avant qu'un autre déclic plus fort que celui de l'aveu ne se produise, un déclic qui me ferait déclarer forfait de tout mon corps, tomber à la renverse dans les souches, les monticules de glace. Il ne va pas me jeter dans la neige, mettre ses lèvres dans mon cou jusqu'à ce que je laisse tomber, en un ultime balbutiement : « let's get the hell out of this crazy town, get lost somewhere in Trinidad. » Il ne va pas me faire l'amour en me regardant avec ses yeux extatiques et apeurés. Il ne va que retirer sa main d'un coup sec comme il le fait là, et marmonner platement : « you souldn't expect anything from me. Why don't you just go back once for all in Montreal. I'm a waste of time. » Ça me fait mal mais je trouve ça très sage, tout à coup, dans la bouche d'un jeune homme de vingt ans. Je pense à mon cousin du même âge qui joue encore aux jeux vidéo. Mais c'est plus fort que moi. Il faut que je me batte une dernière fois contre la panique qui brille dans ses yeux défaits. Alors je dis : « I can't leave now. We have to go further than that. » J'ai le culot de mêler un « nous » à cette réplique digne d'un soap américain. Peut-être aussi ai-je le cerveau lavé par tous ces feuillets que Kristina se tape du matin au soir. Je voudrais rattraper cette phrase, et la précédente et toutes les autres pendant qu'on y est.

Matt fixe un point au-dessus de mon épaule en hochant la tête comme si je n'y entendais rien. Je baisse les yeux. Pas de larmes à l'horizon.

30 novembre 2001

À Mexico City depuis presque six semaines. La farniente absolue malgré la chaleur très chaleur et le smog très smog. La bière est pratiquement gratis, le sang latin coule à flots. Tu manques de quoi, aucun doute là-dessus. Comprends toujours pas ce que tu fais encore à Canmore un 1^{er} décembre. Voyons tabarnack, tu peux encore changer d'idée! J'ai vu ça sur le net : des billets d'avion à 300 piastres, vol straight : Calgary-Mexico. Qu'est-ce que t'attends au juste? Anyway, on a commencé à donner des cours d'anglais dans une école secondaire. On gagne 500 pesos par semaine pis ça nous permet de payer la maison, cinq pièces immenses avec jardin qu'on a louée la semaine de notre arrivée. Dom vient de finir son recueil de poésie et j'espère qu'il va te l'envoyer ; un genre de road poetry. J'écris de temps en temps des trucs sur son laptop mais il manque le « a » sur le clavier alors c'est pas toujours évident. On va rester ici un mois, le temps de piler un peu de blé, pis après on fera la grande descente vers El Chiapas. Dom veut continuer jusqu'au Costa Rica. On verra. Bon. Take care, cowgirl, pis hésite pas à m'écrire si tu te réveilles de ton dodo de belle au bois dormant version 2001.

Ciao.

Fred.

*

5

- « It's getting dark.
– Yes it is.
– Are you off tomorrow?
– Oui.
– Say it again.
– What?
– This « oui ».
– Oui.
– I like it.
– I know.
– How do you know?
– Well, hard to explain. »

Étrange sensation de calme. Je n'ai plus peur. Soudaine envie d'aller marcher sur la grève. Je devale la petite pente en m'agrippant aux branches de sapin. Une eau très verte bouillonne des profondeurs vers la surface jonchée de plaques glacées aux teintes presque mauves. J'aime un homme qui m'ordonne de fuir. Ça ne me tente pas. Non, vraiment pas. La petite fille gâtée en moi s'acharne avec ses poings de bébé sur le mur de la volonté. Je prends un caillou minuscule entre mes doigts glacés et l'enfouis dans ma poche d'anorak.

« I was in love once. It ruined my life. Let's go. I'm freezing. »

5 décembre 2001

Heureuse d'apprendre que vous êtes solidement installés dans l'écriture le soleil l'exotisme. Sais pas trop quoi te dire sur ce que je fais encore ici et jusqu'à quand ça va continuer. L'impression d'avoir les deux pieds enfoncés dans la tourbière et c'est la caresse de la vase et des herbes molles sur mes jambes qui me tient en suspens entre ciel et terre. T'inquiète pas pour moi, la chrysalide sait quand même ce qu'elle fait.

Mélanie

*

Il avait seize ans et elle dix-sept.

Bal de finissants, high school of Medicine Hat. Beaucoup dansé, beaucoup bu, beaucoup tout. N'avaient jamais fait l'amour encore. Après ce bal, ils iraient passer la nuit chez un ami dont les parents étaient à Victoria pour l'été. Avant de monter dans la limousine, à travers le rire des ados saouls et le cliquetis des kodaks, elle l'a entraîné dans un champ gorgé d'étoiles derrière l'hôtel. Puis elle a fait glisser sa main entre le tissu de la robe et sa peau. Sont restés vingt minutes dans ce champ, pas plus pas moins. C'était rudement bon le silence et toute cette soif qui leur montait à la gorge. Après, retour sur le parvis de l'hôtel. La limousine. En arrivant chez Murray, étrange atmosphère. Tremblant, l'ami, mal à l'aise. Son frère schizophrène était sorti de l'hôpital de Lethbridge le matin même et dormait à l'étage, sous forte médication. « Can we still sleep here? », a-t-il demandé, un rien nonchalant. « Of course but be very quiet, please ». Quelques bières, encore, deux ou trois shooters de Black russian. Murray se dirige vers sa chambre, nœud papillon au cou.

Matt et la fille s'embrassent dans le sous-sol. Ardeur, précision. Le frère s'éveille et ça déboule très vite. Il dévale l'escalier, l'agrippe par les cheveux, la traîne dans un coin de la pièce. Matt se jette sur lui, tente de le maîtriser. Impossible. Elle meurt étranglée. La police, l'autopsie, le procès, choc nerveux. Une adolescence foutue. Trois ans à subir les affres de cette mort horrible, qui laisse à ses cauchemars une odeur de soufre.

Janvier 2002

1

Il est parti. Je tremble sous ma couverture ; 2 janvier et je coule dans ce lit aux draps chiffonnés. Je cherche des alliés un peu partout. Pas d'alliés. Que des mots vides, voilés. Encore retourné chez ses parents et pour toute une semaine, peut-être plus, peut-être tout le mois. Je n'ai plus faim, plus soif, je reçois des lettres que je ne lis plus, des courriels de Fred, de ma mère, mes ex, mes amis d'enfance. Tabarnack, je suis morte, c'est tout ce que j'ai envie d'écrire.

2

Marie-Hélène m'offre de partir avec elle à Vancouver. Elle en a marre de l'hôtel, de la sécheresse de l'air, des rivalités, des montagnes ; elle les trouve encombrantes. Elle veut la mer et les séquoias.

Et puis il y a Kristina, elle peut juste plus la supporter. Quant à moi je la vomirais, cette stupide fumeuse de pot pseudo-nihiliste avec ses yeux de taupe et son rire hypocrite.

Je joue au pool avec Marie-Hélène tous les soirs depuis une semaine. À 21h on enfile nos tuques, nos mitaines, et on suit la petite allée de glace jusqu'au bar de l'hôtel. Un soir : karaoké. Je me tiens en réclusion dans un coin du bar, amochée par la tournée de Sambucas, le cœur au bord des lèvres. Jimmy, le barman homosexuel, me tire de force hors de ma cachette. Ça tangué dangereusement mais je me laisse entraîner

exactement là ou je ne veux pas aller : on the dancefloor avec ses spots de couleurs, son écran gigantesque, ses speakers enrobés d'une espèce de tapis noir crasseux.

Le temps de dire hop, on entonne les cheesy lyrics d'*Endless Love* devant une quinzaine de mes collègues abrutis de bières et de rires faux. Tout le monde va être pathétiquement gueule de bois le lendemain matin, aspirateurs et Pink Spray nonobstant.

Avant la fin de la chanson, une nausée terrible me secoue le corps et je vomis sur le stage, éclaboussant la belle chemise blanche de mon barman préféré. J'ai honte, je pleure. Il me raccompagne jusqu'à ma porte, me sermonne gentiment : « You're such a sweet girl Melanie, you shouldn't do that to yourself. If I was a straight guy, I'd marry you in a heartbeat. »

Malgré mes précautions, Kristina, la duchesse stone, m'entend ouvrir la porte de la chambre que je partage avec elle. Elle m'apprend que je suis once again drunk et que je devrais penser à dormir in the living room pour ne pas la déranger si je dégueule. Future Janice de mes deux. Allume-toi un joint pis ferme ta gueule que je me retiens à quatre mains de lui balancer. Si une de nous deux est condamnée à gâcher sa vie je souhaite que ce soit elle. Vancouver, Vancouver.

Marie-Hélène veut partir avant la fin du mois. Déjà qu'on s'est envoyé Noël et le Jour de l'An ici sans personne pour nous souhaiter tout le luxe du monde et l'amour universel, mieux vaut déguerpir avant de crever dans l'indifférence.

3

Matt est revenu de chez ses parents avec une guitare. Chaque jour après son shift il s'enferme dans sa chambre jusqu'à 22h. Access prohibited. J'essaie de démêler ce que j'entends : les accords, les riffs, les silences. Tant et aussi longtemps qu'il gratte les cordes, je ne bouge pas d'un poil. Ça ne tourne pas rond chez lui depuis qu'il m'a raconté *l'Histoire* en revenant de la rivière. Il ne pourra plus jamais aimer une femme sans se retrouver aussitôt entouré de fantômes, sans tourner l'amour, le désir et la complicité en dérision. Cynisme complet envers tout : l'art, le langage, la fraternité humaine. J'étouffe en moi en lui pour lui et par lui. J'ai définitivement délaissé le recueil, et même s'il m'arrive encore d'esquisser des débris de poèmes je biffe tout et chiffonne et jette tout sans l'ombre d'un regret. L'écriture, comme le reste, me donne envie de vomir. Je pense sérieusement à m'en aller. Me sens vieillie, fatiguée, incomprise, malmenée dans ma ferveur. Mais l'idée de quitter définitivement Canmore se mêle à une telle sensation de désarroi que je me résigne chaque matin à rester encore un peu.

Marie-Hélène frappe à la porte de ma chambre. Je l'invite à s'asseoir sur mon lit défait. Elle demande si j'ai terminé la lecture du Journal d'Anaïs Nin parce qu'elle doit le remettre à la sœur d'une amie qui travaille au Pharmasave. Je dis non, pas fini, loin de là, mais tu peux le reprendre tout de suite : j'ai la concentration aussi nouée que l'estomac pis y a juste la bière qui passe. « Es-tu en train de me dire que tu as arrêté de lire? » Dans ses yeux surgit quelque chose de vraiment pas fier de moi. Pas un début de mépris ou de pitié, non, plutôt une compassion entre femmes, un truc du genre : « là ça suffit, ça va trop loin, arrête. » Pas un : « pauvre cocotte! Aie pas peur, ça va passer! » On sait toutes les deux qu'au point où c'est rendu, ça peut casser. J'ai arrêté de lire. Je me le répète jusqu'à ce que ça fasse mal. Une peur

animale me prend à la gorge, un instinct de survie peut-être, oui, espérons que c'est ça. Sauve qui peut. Vancouver, Victoria, Winnipeg, Montréal, whatever.

« Assez de niaiseries, Marie-Hélène. Pas de bières, de pool, de Black jack. On fait nos bagages. Question d'équilibre. »

Elle sourit, superbe.

« Ah oui, comme dans la chanson québécoise des années 80?

– Non, ça c'était *Question de feeling*.

– Mais c'était quoi donc, d'abord : *j'ai besoin de toi POUR VIVRE c'est une question d'équilibre...*

– Francis Cabrel, ma chère. Une autre québécoiserie mais un cran plus classe, quand même.

– Bon. Comme dans la chanson de Cabrel, alors?

– Oui. »

4

6 janvier 2002

Ça y est, je pars pour Vancouver avec Marie-Hélène. Non ce n'est pas le Mexique et je t'entends chialer d'ici mais tout ce qui compte en ce moment c'est sauver ma peau, sauter dans le premier autobus qui va plus loin que Calgary et les environs. Tu avais raison sur toute la ligne mais je ne veux pas t'entendre le dire. S'il te reste une once de compassion pour ta vieille chum, je t'en supplie, ta gueule, ta gueule, ta gueule. Je pars après-demain. Sais pas trop ce qu'on va faire là-bas, aucune idée. Boire beaucoup d'eau, sans doute, marcher dans ce qui reste des pluies de novembre.

Mélanie

*

5

On a convenu que c'est moi qui démissionnerais pour nous deux. On entre dans le bureau de Christine. Elle se doute de quelque chose. Son sourire est nerveux, affable, forcé. Les plus belles semaines de la saison approchent, et avec elles la horde des touristes-skieurs : elle n'a pas intérêt à perdre ne serait-ce qu'une seule de ses brebis ramasseuses de traîneries.

« Please have a seat, girls. Brr, it's freezing in that office, isn't it? »

Elle se frictionne les bras de façon exagérée.

« Yes it is. »

Elle voit bien qu'on n'ira pas plus loin dans la complicité du froid.

« So, what can I do for you? »

– If you could just prepare our resignation papers that would be great. We're getting off to Vancouver in two days. »

Mon sang-froid m'impressionne. Aucune trace de malaise dans ma voix. Ça la déboussole.

« I'm afraid we had a deal, girls. No departure until the end of January. »

Non mais pour qui elle se prend? C'est quoi, on paie une dette à la société? Je réplique avec la même fermeté.

« Sorry but it's an emergency. We can't stay any longer. »

Elle se lève, furax, se rend jusqu'à la fenêtre, écarte le rideau, observe la neige qui cingle la vitre par à-coups.

« You know it's the rough time of the year for us, girls. It's not easy to find Housekeepers. And after all we did for you I take this as a personal attack. »

Je me lève, m'approche de l'insignifiante aux ongles fraîchement limés. Et je dis, en prenant bien soin d'espacer chacun de mes mots : «You did absolutely nothing for us, you hear me? Nothing. And we did nothing for you in return. Dig it? Now we just want our god damn' last pay check and get the hell out of here forever. Is that clear enough for you? »

Ses yeux brillent, elle respire comme une truie en colère.

« Indeed yes. But I'm afraid we won't be able to give you back your 100\$ deposit for the furnitures. You have to assume the consequences of this break of deal. »

J'avais complètement oublié ce foutu dépôt de cent piastres laissé en garantie pour l'ameublement cheap du logis des femmes. Et ça tombe bien, Marie-Hélène aussi.

6

7 janvier 2002

Cowgirl,

Tu manques de tout et je n'ai plus de mots pour la suite des choses. Je m'inquiète pour toi, et c'est peu dire. Aucune envie d'en arriver là.

Je t'aime,

Fred

*

ROUGE CLAIR

8 janvier 2002

Il est temps pour moi de quitter ton logis pour toujours. Pas de shooters, de Woody Allen, de face à face sur le divan. Pas cette fois et plus jamais. Marie-Hélène a fait tous les adieux qu'elle avait à faire. Tu seras mon seul, ma dernière halte. Mes bagages, mes livres, ma libération, tout ça m'attend dehors, près des balançoires et du fire pit, là où le taxi viendra nous chercher dans une demi-heure. La guitare, encore la guitare. Redemption song de Bob Marley. Un classique, le truc du guitariste débutant. Tu ne vas pas plus loin que les premiers accords. Tu entames, te rends jusqu'au premier couplet puis tu arrêtes tout. Moi quand je ne connais pas une chanson au complet je ne la chante pas. Certitude : aimer les commencements, les traversées. Un jour j'espère que tout le monde va désapprendre à répéter sans cesse les mêmes balbutiements.

Je pense que tu ne réalises pas que je pars pour de bon. Du moins si tu en es conscient il n'y a rien de changé dans ta posture, tes faux-fuyants. Ta froideur a quelque chose de beau même si c'est de toute évidence la corde qui va te pendre. J'aurai tout essayé. J'aurai vécu toutes les ferveurs en un seul geste et cent mille images. Je m'assois par terre à tes côtés. Je glisse dans le pathos avec un tel courage que ça me fait pleurer de plus belle. Fierté ruisselante, sel et souffle, pluie et lichens.

Tu continues de gratter ta guitare sans me regarder. Tu dis don't cry, think about your make-up. Je t'ai écrit une lettre hier soir. Je la glisse dans l'étui de la guitare. Quelques mots à peine: « if some day you feel ready to take all this weight off your shoulders, just think to call. That's it. » Je t'ai aussi acheté un livre à la seule librairie de Canmore, The marriageable daughter, de Daniel Gagnon, qui relate l'histoire d'une jeune Québécoise de Sherbrooke qui rêve d'une communication

symbiotique avec sa correspondante de Medicine Hat. J'ai souligné tous les passages qui évoquaient de près ou de loin notre rencontre, l'exergue de Paul-Émile Borduas surtout : « Puisseions-nous, tous ensemble, troubler la lourde sieste Canadienne. Let us band together and shake the heavy slumber of Canadians. »

Oui, troublons le persistant sommeil de nos pairs, Matt, les tiens, les miens, les nôtres, troublons ton affreux coma, surtout. Tu dors trop depuis ta tragédie, tu n'écoutes rien, tu ne vois rien, tu ne viens pas au langage. Je sors le livre de ma poche d'anorak, le jette à tes pieds. « I don't read and you should know it by now. » Tant pis. Tu vas apprendre à lire de la même façon que moi je vais réapprendre à écrire ; mot par mot, battement par battement. Et un jour, à force de creuser, tu vas comprendre l'importance des élans du corps, participer au risque avec une jouissance fauve. Ce n'est pas de la frime.

Ma dernière bribe d'acharnement envers toi. You will learn how to read. Je regarde ma montre. Tu poses la guitare sur tes cuisses, appuie tes bras sur les cordes. Dernière image de toi. La mèche entre les lèvres, des cailloux imaginaires entre les doigts.

Quand je rejoins Marie-Hélène près des balançoires je sens la subite dispersion des images et toutes ces comeries. Je vois enfin le bleu émerger du trouble rouge de son firmament instable. Je jette un œil distrait sur la rangée de baraques, les Bunkers Staff accom'. Et entre chaque bâtiment j'ai l'impression de voir surgir des soldats vêtus de rouge et de bleu, des particules de ciel et de feu dans leurs mouvements étranges.

Le taxi interrompt cette vision stupide.

Marie-Hélène me dit « viens ».

Elle répète « viens, ou s'en va ».

Je me lève, je la rejoins.

CLAIRIÈRE

C'est pourquoi peu de Québécois voyagent au Canada anglais. Ils ne s'y sentent ni bienvenus, ni appréciés, ni valorisés. Parler français au Canada provoque des réactions agressives et ségrégationnistes de la part de la majorité des Canadiens anglais. L'idéal trudeauiste d'un bilinguisme respecté à l'échelle canadienne est une vue abstraite de l'esprit, en tout cas un échec prodigieux sinon une farce.

Ginette Pelland, *Écrire dans un pays colonisé*

Where exactly are you going

J'aurais voulu écrire un récit à mi-chemin entre la dérision et l'engagement, quelque chose comme une histoire de libération. J'ai écrit à la place un curieux roman d'amour qui n'est ni un roman de combat ni un roman intimiste. J'ai écrit une histoire ambiguë, un texte à la fois grave et léger. Le roman que je projetais avait, au départ, des aspirations plus sociocritiques. Ma table de travail était jonchée d'ouvrages sur l'histoire québécoise et canadienne, l'ethnologie, l'exotisme, la sociolinguistique. Le *Requiem pour un pays divisé* de Mordecai Richler côtoyait le *portrait du colonisé* d'Albert Memmi tandis que *le voyage irrévérencieux au pays de la pontine* de Taras Grescoe se moquait tranquillement de Jacques Grand'Maison et de sa vision moralisante du Québec contemporain.

Imaginant que le simple fait d'aborder des scènes de conflits entre Québécois et Canadiens anglais dans la fiction requérait un savoir prodigieux, j'essayais de pallier mes lacunes historiques et politiques dans le désordre et l'empressement. Cette surconsommation de lectures contribuait à désincarner l'écriture, à forcer le lien entre théorie et création. La phrase, la voix, l'intention narrative ne coïncidaient pas.

Il me fallut écarter les bouquins pour approcher la véracité d'une expérience à la fois réelle et imaginaire, circonscrire une zone d'écriture où les idées reçues sur l'histoire du pays n'avaient plus leur raison d'être. Je découvrais une démarche qui m'était personnelle et n'avait pas à se mesurer au spectre de l'histoire avec un grand H ; une approche qui m'accordait une plus grande autonomie de pensée et une plus grande liberté d'action.

C'est un malaise d'ordre socioculturel, éprouvé lors d'un voyage dans l'Ouest canadien il y a quelques années, qui a délimité l'espace de ce projet d'écriture. J'y avais à l'époque rencontré des Canadiens anglais porteurs d'une conception pour le moins étrange de l'histoire canadienne. Ceux-ci avaient notamment appris à l'école que les Vikings islandais avaient les premiers foulé le sol de l'Amérique au XIII^e siècle, et que la bataille des Plaines d'Abraham n'était qu'un mythe créé de toutes pièces par les Québécois, ces enfants gâtés du pays. Je me souviens de soirées où on me criblait de questions sur le Québec. Pourquoi voulais-je conserver le passeport et le dollar canadiens tout en reniant l'appartenance à la confédération et surtout, *comment pouvions-nous être si peu reconnaissants?* Dette, culpabilité, honte ; jour après jour, j'en éprouvais les affres.

Si au début du voyage je m'étais sentie plus ou moins concernée par toutes ces questions d'ordre politique, j'y étais au bout de quelques mois absolument roinpue et *peut-être* même commençais-je à me sentir politisée. Bien vite, j'ai appris à ne pas m'aventurer outre mesure sur la pente glissante des discussions autour des exigences québécoises car je sentais poindre en moi une rage pour le moins dangereuse. Advint alors la naissance d'un tabou, un silence consensuel pour éviter la tempête. On ne sort généralement pas indemne de ce type d'interdit de langage. Ça donne lieu à une parole déchaînée.

La deuxième difficulté rencontrée au fil de l'écriture fut d'apprendre à trancher, à renoncer à certaines scènes et à certains personnages pour protéger la cohésion interne du roman. Comme le souligne Annie Dillard il faut tôt ou tard accepter cette idée, pourtant bien difficile à admettre :

Certains murs sont porteurs ; il faut qu'ils restent en place, sinon tout l'édifice s'écroulera. D'autres murs peuvent disparaître sans dommages ; tu sais entendre la différence. Malheureusement, c'est souvent un mur porteur qui doit disparaître. On

n'y peut rien. Il n'y a qu'une solution qui te consterne, mais c'est comme ça. Flanque-le par terre. Gare.¹

Savoir entendre la différence veut peut-être dire entrer profondément en contact avec le texte dans ses bruissements, ses tressaillements. Il y a là un travail d'écoute bouleversant, qui réclame toute l'attention de l'écrivain puisqu'il postule l'effacement de son désir de nommer simplement les choses au lieu de les *montrer* dans toute leur complexité. Et j'ai vraiment eu du mal, je l'avoue, à renoncer à certains fragments qui me semblaient porteurs de sens. Avec le recul, je vois bien que m'y accrocher aurait créé des impasses silencieuses dans le texte. Mélanie avait par exemple le projet d'écrire un recueil de courts portraits mais elle n'y est pas parvenue; il m'a fallu apprendre à reconnaître cette impossibilité à même le texte plutôt que m'acharner à la commenter à coups de clichés sur la page blanche et la désertion de l'écriture.

Trois ans de réflexion sur les rapports de force entre francophones et anglophones, plus de mille jours à chercher l'angle juste de narration, et qu'en est-il résulté? Une écriture concentrée sur quelques détails de vie, quelques contextes. Une jeune femme souhaite voyager et c'est paradoxalement dans l'arrêt du mouvement qu'elle en vient à une véritable rencontre avec l'imaginaire du territoire visité, là où circulent des gens étrangers à eux-mêmes et à l'histoire du pays : crises d'identité, pulsions sexuelles, désirs troubles, fausses complicités et ragots. Et par-dessus tout ça la télé : une immense télé installée au centre des logis pour amortir le choc des confrontations.

À mon retour de l'Ouest, la forme qui s'imposa à moi pour témoigner de cette expérience fut celle du roman. Au risque de brasser des cendres mal éteintes j'ai entamé cette histoire d'une obsession amoureuse en territoire conflictuel. Je ne

¹ Annie Dillard. *En vivant en écrivant*. Paris. Christian Bourgois. coll. « 10/18 ». 1995. p.12

voulais pas écrire des chroniques de voyage ni un pamphlet sur les méchants Anglais et encore moins un travail de recherche sur la vision du Québécois dans la littérature canadienne anglaise. Je voulais travailler avec des signes, des questionnements typiquement collectifs dans une fiction attentive au mouvement fluide de la vie quotidienne. Et je voulais écrire une fois pour toutes sur l'amour fou, celui qui oscille entre l'obsession et le lyrisme, celui qui fait advenir la vie sauvage et surprend l'inconscient à l'œuvre.

Écrire un roman est un exercice physique qu'il m'a fallu parfois soutenir, de fragment en fragment, comme en une course d'endurance qui requiert un entraînement rigoureux. Peut-être parce qu'écrire une histoire de libération passe d'abord par l'histoire d'une aliénation, d'une difficile rencontre avec l'autre.

What are you writing about

Lors d'une mission d'enquête dans les anciennes colonies d'esclaves des Antilles, V.S. Naipaul est si troublé par la ressemblance de ces plantations avec celles qu'il avait connues à Trinidad durant son enfance qu'il doit trouver de nouveaux repères de voyageur et d'écrivain afin de reconstruire une possibilité d'écoute et de présence. Dans son discours de réception du prix Nobel de littérature, il évoque longuement ce voyage et la difficulté de trouver une écriture apte à rendre compte de l'effarante situation de colonisés des Antillais :

La forme me posa des problèmes. Je ne savais pas comment voyager pour en faire un livre. Je voyageai comme si j'étais en vacances, puis je me débattis pour trouver le mode narratif. Le « moi » de l'auteur de récits de voyage me gênait. Je trouvais qu'être voyageur et narrateur lui donnait un pouvoir souverain et qu'il lui fallait prononcer des jugements définitifs.²

Trouver l'angle juste, dégager la forme qui convienne à l'élaboration de la vision du monde de l'écrivain : voilà ce qu'il y a de plus ardu et de plus nécessaire dans toute démarche d'écriture sincère. Pour Naipaul, seule la dimension documentariste pouvait permettre d'approfondir une intuition socio-historique, donner à voir une culture de dominés.

En sa qualité de photographe, Raymond Depardon témoigne lui aussi, dans *Errance*, d'une posture similaire de saisissement et de dessaisissement. Sa démarche l'incite à revoir complètement son rapport au langage photographique, à l'altérité du lieu, du paysage. Mais contrairement à Naipaul, Depardon renonce à une approche documentariste pour se concevoir plutôt comme regard pur. « Qu'est-ce qu'*Errance*,

² V.S. Naipaul, *Comment je suis devenu écrivain*. Fondation Nobel. coll. « 10/18 », 2002. p.35

c'est le regard à l'état pur. Qu'est-ce que je vaudrais dès que je sors du thème, de l'histoire, de la légende, du mythe, du journalisme, de l'information, de tous les prétextes qui peuvent venir s'y greffer?³ »

Dans cette attitude d'ouverture, il y a infiniment plus qu'un exercice de style qui s'inscrirait en faux par rapport à une démarche régie par des contraintes professionnelles, contraintes qui ont d'ailleurs marqué le travail du photographe jusqu'à *Errance*. Si Depardon souhaite se concevoir comme regard pur dans cet album c'est d'abord et avant tout pour sauver de l'oubli certaines traces du passage de l'homme, des agencements de lignes dans un paysage brouillé. Par conséquent, bien que Depardon cherche à « être acteur dans l'errance, à donner une voix, à expliquer qu'il y a derrière chaque image un photographe, un individu⁴ », le sujet de ses photos n'est pas tant le regard en lui-même que celui de l'humain qui circule, médusé, dans le foisonnement des signes et cherche à établir des liens nouveaux entre le réel et sa représentation.

Le travail de Depardon s'articule autour du détail et de l'anodin. Il y a chez lui cette volonté de ne pas braquer le regard sur le pittoresque ou la zone d'ombre du lieu – bidonville et maisons de carton en marge des plages touristiques – pour tenter plutôt de « rencontrer le centre d'une nouvelle image, ni trop humaine, ni trop contemplative où le moi est aspiré par les lieux quand le lieu n'est pas spectacle, ni surtout obstacle.⁵ » L'attraction joue donc un rôle clé dans l'entreprise de Depardon, particulièrement celle des lieux quelconques, qui ne renvoient pas à des référents culturels précis. C'est la *faille sensible* du lieu qui l'interpelle, le contraste entre l'ombre et la lumière, les cassures dans la géométrie de l'espace.

³ Raymond Depardon, *Errance*. Seuil, coll. « Points », 2000, p. 70

⁴ *Ibid.*, p. 134

⁵ *Ibid.*, p. 126

De la même façon, le rapport à l'anodin, à l'infiniment petit, est central dans mon projet d'écriture. Il n'y a pas dans *Halte* d'intrigue véritable, la conversation des personnages y est extrêmement banale ; emploi du temps et politicailleries. Mélanie circule dans des sites pittoresques mais ne s'arrête jamais à la puissante beauté du lieu, elle traîne au contraire dans des endroits qui ne sont pas représentatifs de l'ensemble du territoire visité : salles de pool, chambres d'hôtel, salons minables.

Peut-être cette errance permet-elle justement à l'écrivain, au peintre, au photographe, de laisser libre cours à leur curiosité vis-à-vis des détails du quotidien et du territoire, non pas dans un but a priori méditatif, contemplatif, mais dans l'espoir de repenser le rapport avec l'insignifiant, de déjouer la visée touristique du regard qui cherche souvent, dans la vie comme dans l'écriture, à tout idéaliser.

Mais encore : quelle dimension de soi-même et du territoire l'errance permettrait-elle de saisir? Depardon croit qu'une nouvelle responsabilité à l'égard du sens se trouve engendrée par l'expérience erratique (dans laquelle se poursuit paradoxalement une quête du lieu acceptable, du moi acceptable), puisqu'elle constitue une condition favorable à l'entrée dans la création tout en permettant de vivre dans le présent, de retrouver dans sa fragilité un mouvement et une force jusqu'alors insoupçonnés. « L'errant est très conscient, il voit très bien les paysages, les rainures sur les routes, les bornes, la nature. Il ne regarde peut-être que certaines choses.⁶ » Et voilà que resurgit de nouveau cette idée de l'angle juste, de l'agencement méticuleux des éléments dans le corps même de la vision.

Pour Depardon, l'errance n'entretient pas de lien tangible avec l'égarement, la perte de repères, la confusion. Elle sous-tend au contraire un principe de lucidité, de cohésion, et permet au créateur de trouver l'unité du regard dans la disparité et

⁶ *Ibid.*, p.66

l'anonymat des images, d'inscrire une conscience silencieuse dans le tracé des lieux. L'errance dont il s'agit ne postule donc pas le principe d'un abandon naïf et spontané à l'aventure. Le sujet errant doit toujours garder en tête une équation précise entre ce que Depardon appelle « la forme et le calcul.⁷ » La forme : relation de confiance au réel, dans le dialogue avec le regard. Le calcul : l'idée d'une contrainte, la relation avec l'outil qui participe aux configurations des angles justes. Pour le photographe, la caméra. Pour l'écrivain, le langage.

What exactly are you writing about?

Sur quelque chose comme le mouvement cassé des explorations, l'obsession des détails, le désir de trouver la beauté dans la laideur quand les plages de sable blanc sont aux antipodes des neiges glacées. Je ne veux rien manquer des routes sinueuses qui, confusément, font affluer vers le regard tout ce qu'elles ont de délié, de dangereux. Avant de rejoindre les plages de sable blanc il faut la lumière crue des néons, la parole rompue, les miettes de pain sur la nappe.

Toujours je chercherai à rallier la certitude par le doute. L'entreprise n'a rien de facile.

« Maybe it's your female sensitivity. »

Bien sûr Matt, bien sûr, ça doit être ça.

⁷ *Ibid.*, p.20

Strange communication 1

De Richibucto au Nouveau-Brunswick, où j'effectue un voyage de quinze jours avec un couple d'amis, j'écris ces quelques lignes sur mon blogue.

Bon après 3 nuits de camping dans le parc national de Kouchibouguac on a finalement loué ce petit chalet assez cher merci à Richibucto en pleine Acadie à 2 heures de Moncton. La vue: une baie, une petite plage, le Shopping Mall de l'autre côté du rivage, ce n'est pas le paysage du siècle mais on est tout équipés: BBQ, bain tourbillon, télé couleur, spa, piscine chauffée. C'est l'hiver ici et je l'ai vécu avant-hier dans ma petite tente qui a pogné la flotte et les moustiques en pleine gueule et les coyotes la nuit qui ont fait des ahou jusqu'à ce que le cœur de la petite fille en moi fasse des au secours maman à qui mieux mieux. On est en pleine halte routière ici et il n'y a pas de destination ultime style Mexique au bout du chemin: 2 restos, 2 thrift stores, une bibliothèque municipale où je pourrai venir bouquiner et interneter tous les jours pendant 6 jours. Voyager avec un couple n'est pas toujours l'idéal: cowboy est un drôle de cowboy. Des fois il boude, des fois il crampe de rire. Sa blonde est une perle, très maternelle, autant avec lui qu'avec moi qui en ai besoin ces jours-ci. Le chiak me fascine: switch constant de l'anglais au français comme si les 2 langues étaient faites pour fusionner sans se poser de questions et je crois justement que le chiak a été inventé pour qu'on ne se pose plus de questions. Ça étourdit presque, aussi sexy que grotesque je dirais. Je mange bien, je dors bien, je respire bien et je pense terminer mon roman à la main à la table de cuisine du chalet. Hier soir, écrit 5 pages d'une traite en buvant de la Alpine light et les idées continuent de perler aujourd'hui. J'ai fait le tour de la ville à pied ce matin, mon manteau d'hiver sur les épaules en écoutant du vieux rock des années 50 et les images se bousculent dans ma tête. Quand même, de là à nourrir des espoirs du genre *ce lieu va me guérir de la ville et de plein d'autres choses aussi* c'est beaucoup dire, beaucoup donner à ce village de pêcheurs où les gens vous regardent malgré tout comme si vous étiez un alien en cavale.

Dans *Digression sur le journal filmé*, Willem De Greef précise que « la seule règle, la seule clause à laquelle le journal se soumet est celle de la régularité [...] Tenir un journal c'est se soumettre au rythme des jours ordinaires. Ce qui se filme (ou s'écrit) s'enracine alors bon gré mal gré dans le quotidien, dans le n'importe quoi de la vie quotidienne.⁸ » Je pense que le blogue a répondu chez moi au besoin de créer un vrai

⁸ Willem De Greef. « Digressions sur le journal filmé » in *Le je filmé*. Paris. Éditions Georges Pompidou. 1995. p.32

(faux) journal qui puisse forcer le compte rendu banal du quotidien afin de pousser plus avant ma réflexion sur la chronique et le sitcom, comprendre un peu mieux les rouages de *Halte*, ce vers quoi l'écriture devrait ou non tendre.

Il y a un bon moment en fait que j'ai remarqué une similarité entre *Halte* et l'esprit du sitcom. Les personnages y sont volontiers stéréotypés, et réagissent fréquemment aux situations de façon immature sinon hystérique. Par contre, le temps d'antenne alloué aux personnages n'a rien de très démocratique, et la récurrence de la scène *Rouge*, au centre même du roman, déstabilise à cause de sa gravité particulière la parodie des apparences.

Quant au blogue, il aurait quelque chose de plus apparenté au sitcom encore. Cette arène de discussions et de critiques, dans laquelle l'aspect fragmentaire du langage et de la pensée tient lieu de pacte entre l'écriture et la réception, tire souvent vers la facilité, le verbiage, l'anecdote, et j'avoue y trouver un certain plaisir. Tout un chacun y cherche la reconnaissance, la flatterie, sinon un substitut de réel. Les commentaires laissés par les membres de la communauté virtuelle oscillent entre le murmure et le grincement, un peu comme si tous n'aspiraient qu'à l'illusion du rapprochement et de la complicité, un peu comme si la véritable démarche d'écriture n'avait soudainement plus de raison d'être dans cet amas d'accolades virtuelles et de solidarité qui n'en est pas vraiment une tant elle se soude à l'absence.

Je retourne au chalet avec mon calepin. Cowboy masse les épaules de sa copine, qui, elle, flatte tendrement la tête du chien endormi à ses pieds. À la table de cuisine, j'essaie de poursuivre l'écriture de la scène de la rivière. J'ai entamé *Halte* il y a plus de trois ans lors d'un voyage avec cet ami, et il y a de fortes chances que je le finisse à ses côtés alors que nous sommes passés du début à la fin de la vingtaine et qu'il jouit à présent d'une stabilité amoureuse et professionnelle que je lui envie et lui reproche tour à tour. Quelque part, je voudrais qu'il soit conforme à l'image

caricaturale de lui que j'ai transposée dans le roman, celle d'un Fred cynique dont les moments de tendresse n'ont d'égal que le talent pour la frime.

Je crois au fond, et je m'en rends compte maintenant, que comme l'écrit René Char « j'aime ces êtres tellement épris de ce que leur cœur imagine la liberté qu'ils s'immolent pour éviter un peu de liberté de mourir⁹ ».

L'échec de mes visions romantico-folkloriques accompagne mon périple avec ce couple comme s'il ne devait subsister que cela de cette histoire de voyage et d'écriture. Je reviens de Richibucto plus fatiguée qu'à mon départ. Il s'agissait surtout là-bas de ne pas trop penser à la ville, à ses histoires de pollution et d'individualisme. Mais des tensions diffuses ont éclaté entre nous tout au long de la route, et ce voyage aura surtout servi à marquer la fin d'une amitié en laquelle j'ai cru pendant plus de cinq ans, servi à anéantir l'espoir d'une amitié claire entre un homme et une femme.

Au retour, je dois en plus me préparer à dire adieu à celui qui a partagé ma vie pendant deux ans. Il ne dit mot quand j'entre dans le logis après trois semaines d'absence. Je déménage dans quatre jours et il reste tant à faire. On finit les boîtes en se partageant l'inventaire, on essaie de faire un peu d'humour et on réussit presque. On est las, on a hâte que ça finisse. Je quitterai cet endroit avec la conviction d'avoir suivi jusqu'au bout la trame de cet amour maladroit. Un peu comme avec *Halte* dont les versions inachevées traînent partout dans les cartons, j'aurai tenté d'aller au fond des images.

J'ai mis en scène des personnages qui ne se parlent pas vraiment, qui vivent une difficile traversée des apparences. J'ai aimé l'homme avec qui j'ai vécu mais je n'arrive plus à le suivre. Nous sommes devenus deux solitudes. Il y a d'un côté son

bureau ultra ordonné, et de l'autre le mien en désordre total. Il travaille avec des plans détaillés, des archives, des données historiographiques précises. Il n'a rien à foutre de la fiction. Nos réalités ne coïncident plus. Ensemble nous faisons fausse route.

Et Fred a une idée fixe de palmiers et de *chiquitas* tandis que Mélanie suit mélancoliquement les *elks* sous les cieux gris de novembre et plus loin encore, jusqu'à en perdre définitivement le sud et les ressacs de la mer chaude.

⁹ René Char, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 1966, p.34

Strange communication 2

Alors que j'entamais la seconde moitié de l'écriture de *Halte* j'amorçai avec B. un échange épistolaire qui devait se poursuivre pendant plusieurs mois. L'idée de départ était d'aborder certaines questions d'écriture, de discuter de nos démarches respectives. Bien vite, le rythme des échanges s'intensifia. Avec le recul, je ne sais si tout cela fut positif et stimulant, ou symptomatique d'un rapport problématique à l'autre, à l'écriture. Nous étions pris au centre d'un tourbillon de changements majeurs dans notre existence, changements parmi lesquels un questionnement sur les enjeux de l'écriture faisait office de seule vraie certitude. Avec l'accord de B., je reproduis ici quelques fragments de cette correspondance puisqu'elle a été le moteur d'une réflexion sur la venue à l'écriture et l'idée fixe amoureuse qui se construit, s'élabore dans l'absence.

Lui :

Trop de mots. Écrire à moitié avec un crayon, à moitié avec une efface. Entrer, sortir, ne pas s'attarder. Laisser des poches de vent pour respirer. Je suis content d'essayer un autre contact impossible, ça faisait longtemps. J'ai l'air de croire que l'écriture est une force qui devrait rompre quelque chose quelque part en nous, chez les autres, que ça a une valeur plus que toute autre chose. Ce n'est pas ça, ce n'est pas ce que je crois, mais je pensais qu'être passionné de mots sur papier impliquait quelque chose de beau intrinsèquement. Que par définition, lire devant des gens, comme un acte gratuit, possédait une poésie en soi. Mais j'ai trouvé ça triste. Sans doute que les gens, chacun de son côté, étaient touchés, comprenaient peut-être mieux que moi. Quand tu as dit la littérature n'existe pas et les oiseaux le savent, j'ai pensé oui, c'est vrai, c'est comme ça. Je n'ai pas plus de 100 mots en tête, je fais des dissertations comme on fait un rapport semestriel, je n'arrive plus à parler d'un livre autrement qu'en trois étapes, intro-dév-conclu. J'écris en pourchassant une seule idée et c'est un échec épouvantable à chaque fois. Ce sentiment d'échec profond. L'art, L'ART, le terrifiant grand art, quand on sait sans doute, toi et moi, que ça tient dans une main. On est touché ou pas, on aime ou pas, les choses se font ou pas, il y a des livres qu'on peut lire, des choses à voir, et puis des sentiments, des quêtaines et des purs, des purs qui sont quêtaines, des joies et des peines, des sentiments qu'on n'arrive pas à identifier, c'est ça la poésie. Avoir tes lignes au bout de mes doigts où ça mène tout ça? Je suis certain que tu me prends pour quelqu'un que je ne suis pas et je suis certain que je te prends pour quelqu'un que tu n'es pas,

je suis certain qu'au bout de mes mots tu vas te dire c'est trop pourquoi continuer à rajouter des mots c'est vain et oui c'est vain. Je ne veux pas de ce rapport-là à la littérature. Et quand j'arrête de lire, d'étudier, je me dis que c'est tout ce que je voudrais. Et écrire. Réécrire. Je fais tout ça malgré moi, c'en est presque drôle. Ça ne paraît pas mais là je suis gêné. Je dis oui discutons de notre mauvaise habitude commune via internet. Un jour que tu auras quelque chose à dire à quelqu'un, écris-moi en secret ta mauvaise habitude. Je suis poche en communication, j'essaie d'être précis, mais tout m'échappe inévitablement.

Lorsqu'au bout de quelques semaines la rencontre eut lieu dans une taverne obscure du centre-ville, un puissant malaise nous saisit à la gorge. Incapables de parler, juste boire sans se regarder, les mains tremblantes. Ce trop de mots depuis des semaines était un fardeau vivant. Nous étions allés très loin dans les confidences sans nous appuyer sur une connaissance approfondie de l'autre au niveau du réel. Pour forcer la familiarité, la faire coïncider avec celle de l'écrit, je me suis surprise à jouer à la psychologue de bottine, à analyser mon ami dans ses moindres gestes : posture, regards, silences. C'était insupportable pour lui comme pour moi.

Au moment de sortir, il arriva quelque chose d'étrange. Impulsivement nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et nous sommes restés ainsi, de longues minutes, dans le vent froid de mars ; et cette complicité physique ressembla pour un instant à la pudeur et à l'effusion contenues dans nos échanges de lettres. Le lendemain, je ne trouvais rien d'autre à écrire pour ma défense que ces trois lignes mal foutues et rongées de culpabilité :

Moi :

B, j'ai dit un tas de conneries hier et toi qui restais si stoïque. Je crois que ça me dérange des fois, le stoïcisme, mais aussi j'envie les stoïques. Bon je ne recommencerai pas la ronde des niaiseries. Mais je t'en prie, dis-moi que toi aussi tu avais envie de crever le malaise. Dis quelque chose, ne me laisse pas seule là-dedans, ne fais pas comme si le délire avait jeté son dévolu sur moi et sur moi seule.

Pour réparer l'échec de cette rencontre, nous convînmes d'un deuxième rendez-vous le week-end suivant. Je ne sais si on peut cette fois-là parler de réussite mais une

chose est certaine, cette rencontre marqua un tournant dans nos rapports. L'attirance physique s'installa entre nous pour y rester, quelque chose d'à la fois sain et malsain, une tornade claire. Le fantasme et l'idéalisme, l'effet de miroir aussi, avaient un rôle à jouer dans l'éclosion de ce désir amoureux. Et avec le recul je me demande s'il ne s'agissait pas de quelque chose de narcissique, de ce quelque chose qui renvoie comme l'écrit Christian David aux « conséquences d'un état de subexcitation, créé par la soudaine mais provisoire libération des chaînes surmoïques [...] S'agit-il alors d'un reflet narcissique que l'autre à son tour ne fait que réfléchir ? Mais pourquoi cet autre? Pour sa ressemblance¹⁰ »?

Lui : à froid, 03:21.

Tu me jettes sur le derrière. C'est comme un coup de poing dans le ventre. Je me sens terriblement ébranlé. J'ai envie de partir loin d'ici et de rester ancré les deux pieds dans le plancher aussi, tout à la fois. J'ai passé une belle soirée, merci honnête, honnête, et tout le reste qu'il ne faut pas négliger. Je comprends les choses telles qu'elles sont.

Moi : à froid, 03:27

Je retiens tes mains, le film, l'autobus manqué et ton manteau bleu avec écusson rouge de grève à finir. Je retiens la gentillesse, la connivence, la promesse d'une conversation qui ne finira sûrement pas de sitôt.

Des jours sans nouvelles de B. Pendant ce temps, j'essaie de poursuivre la rédaction du roman et la vie de couple avec D. qui voit bien à quelle allure je me transforme en statue de glace, en animal silencieux. B. recommence à m'écrire quelques jours plus tard. La conciliation travail-roman, ma relation en chute libre avec D. et cette relation intense dans les mots avec B. m'abrutit de février à juin.

Je suis durant tout ce temps happée par deux axes de soumission : l'idée fixe amoureuse de Mélanie envers Matt, et la mienne envers B. Puis, une fois que tout a

¹⁰ Christian David, *L'état amoureux*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1971, p. 183-185

été décrypté avec D., l'idée de ce voyage avec B. Quelle horreur. D. me fait sentir coupable, et je suis incapable de me défendre, de nommer ma désertion. Bien qu'il sache que B. est là, quelque part, entre l'absence et la pression. Je pense toujours à B. et il pense toujours à moi. L'alphabet se dérègle. Et si nous partions en voyage?

Nous avons essayé de passer deux jours complets ensemble, du matin jusqu'au soir. Échec, encore une fois. Notre relation se précisait dans la confusion totale. Tu m'as répondu du mieux que tu le pouvais mais plus rien ne me satisfaisait, j'en demandais toujours plus sans même savoir ce que je voulais exactement. Et toi que voulais-tu de moi, de nos rencontres maladroites dans l'impossible du langage?

« Don't you know I'm a waste of time? »

Not clear enough, Matt. You're everything but a waste of time. I can't leave you like that.

Lui :

J'ai essayé 2 fois de boucler ce courriel pour toi, incapable de le terminer. J'attends des nouvelles de toi comme si tu étais partie à la guerre. Tu te promènes dans mon esprit et je te chasse et tu reviens et j'ai peur et je te chasse encore. D'un côté c'est la mort et de l'autre c'est l'écriture. Et je suis bloqué sur cette ligne je sens qu'un petit quelque chose, un coup de poing, une coupure, ouvrirait une vanne immense en moi et qu'enfin les choses arriveraient. Pour l'instant j'écris en deçà de l'acceptable. Mais les gens qui écrivent ne sont pas plus formidables que ceux qui n'écrivent pas.

J'avais tellement envie qu'advienne une symbiose, une correspondance entre le désir, l'amour, le langage. C'était affreusement difficile et simple à la fois et ça ne coïncidait pas et ça me frustrait et toi aussi je crois. Voilà que comme Mélanie j'oscille entre le « tu » et le « il » pour parler de ça, de toi, de lui. Je parle donc d'un autre, inévitablement : je me parle à moi-même.

Mélanie est assise à la table de cuisine du Staff Accom' avec son cahier, le pot de fleurs en plastique qui trône au centre de la table ovale. Janice fume et rumine ; it's 10 o'clock.

Lui :

On écrit trop ; trop de mots entre nous deux. Je me rends compte qu'il n'y a rien de naturel là-dedans, je ne suis pas la même personne. Je ne sais pas laquelle est plus vraie, écrite ou physique. J'aurais pensé que notre écriture aurait pu être autrement plus profonde et réelle et intense que nous deux l'un en face de l'autre mais c'est faux. Ce n'est pas une correspondance, ce n'est qu'une analyse du pourquoi du comment c'était et de ce qui pourrait s'en venir. J'attends toujours des messages et des messages. Mais on se trompe en faisant ça, c'était la dernière intellectualisation de ce qui se passe ou ne se passe pas entre toi et moi.

Moi :

Je comprends ce que tu voulais dire par David Lynch, maintenant ; l'allusion la première fois, *because everything has reached a very strange point*. Je m'ennuie de la simplicité, la mienne et la tienne, du moins celle que je pressens chez toi. On ne pourrait pas faire connaissance dans la simplicité, tout recommencer à zéro? Est-ce que c'est ma faute toute cette complexité? J'avais mis la sensibilité de côté dans ma vie depuis 5 ans. Et tu as ouvert la boîte de Pandore avec tous les oiseaux de malheur mais c'était la seule façon pour que le mouvement créateur puisse reprendre. En vivant, en écrivant. Et ça fait mal but *I'm enduring it*.

Lui :

On dirait qu'il y aurait toujours des trucs à rajouter, que je pourrais te parler de notre relation pendant des siècles et tout serait encore à refaire, et j'ai l'impression étrange que tu commences à en avoir assez de ça, du silence pendant des jours, des retours ratés, des échanges qui creusent dans la complexité, pas de consensus, du silence, des moments furtifs où on s'étourdit et le cycle recommence. Je veux te revoir. Tu m'as dit je veux qu'il n'y ait plus de relation, et moi je te dis je pense que ce n'est pas naturel. Pas comme ça, en tout cas, brutalement et sèchement.

Cette idée folle de chercher en l'autre la clef de la parole ne menait qu'au vertige, à la dépossession.

La main sur la guitare qui gratte toujours les premiers riffs.

J'y ai mis fin.

J'ai vu Vancouver, et

Voir Vancouver et

Et maintenant, un peu de calme. La nuit dernière j'ai mis le point final au roman avec l'impression qu'il y aurait eu quelque chose de malsain à aller au-delà de la scène du départ pour Vancouver ; que j'aurais malgré moi dérivé vers le voyeurisme des télé-réalités.

No winners no losers and everyone they look so great.

Mais peut-être ai-je tout faux, et mettre fin au roman à cet endroit précis ne fait-il que révéler une certaine tentation pour le facile? Quoi qu'il en soit j'émerge de cette écriture fragile, désorientée.

La semaine dernière, j'ai marché avec J. dans les rues tranquilles de Val-Morin. Il m'a rassurée : « Tu as écrit au meilleur des tremblements. » Ouais, peut-être. On continue de marcher, on prend l'autobus, on descend au mauvais arrêt. J'ai fait de mon mieux, sans doute. Mais l'écriture de ce roman a installé un violent malaise, une sensation d'imposture. Quels noms donner à l'origine de ce malaise, quels mots appliquer au corps grave de la honte?

J'avais quitté la ville pour quelques jours afin de commencer le deuil de ce court récit que j'ai tant de mal à appeler *roman*, et qu'il m'aura fallu trois ans pour mener à terme. Vivement la forêt des montagnes laurentiennes, les odeurs de cire d'abeille de ce village menacé par le tourisme sauvage. Mais je suis hantée. Incapable de méditation, de silence, de rien. Je voudrais retourner au récit, tout biffer, tout reprendre, chirurgie à cœur ouvert.

Je n'arrive pas à me soustraire au regard que mes personnages posent sur moi. Je pense à eux constamment : fragilité, excès, rapport au monde. Je crois que je ne voulais pas les abandonner ainsi. Et comment le faire sans faillir à la tâche? Vancouver est peut-être pour eux l'ultime lieu de repos, là où peut-être, et seulement peut-être, il leur sera enfin possible de voir ce qu'il y a d'humain dans le geste de regarder, de sentir.

Collision

Retour à Montréal. Le combat entre voitures et piétons se poursuit. Chaque jour je passe près de me faire happer alors que je respecte la signalisation comme une écolière de huit ans. J'attends patiemment que la lumière devienne verte avant de traverser la rue même si je lis le découragement dans le regard des autres piétons, qui, de toute évidence, ne se soucient pas de risquer la mort à tout moment.

Depuis que je travaille à ce roman je suis tendue en permanence, ma peur des autos va sans cesse en s'accroissant. J'ai toujours l'impression que tout va trop vite, que je manque d'espace où marcher sans craindre un effondrement ou une collision. Toujours cette panique à l'endroit de l'automobiliste et du tueur potentiel qui tressaille en lui, son coup de klaxon pour gagner deux secondes, sa rage en sourdine derrière le volant : « Tassez vous, tabarnack! », sa manie de couper la voie à l'autre tout en lui faisant la morale et en lui attribuant tous les torts.

Pour être franche, les cyclistes m'exaspèrent presque autant, surtout ceux du Plateau, qui zigzaguent en fixant droit devant, à demi penchés sur leur guidon, à la fois frondeurs et nonchalants. Tous les individus anonymes qui se croisent chaque jour semblent inconsciemment souhaiter des collisions effroyables, et ces frôlements dangereux qui tiennent lieu d'unique contact humain ont quelque chose à voir avec la violence, avec un désir secret de foutre le feu au pacte d'indifférence des humains les uns envers les autres dans un ultime recours : la collision. Quand je me surprends à penser ainsi, je me dis que je divague. N'empêche. C'est toujours abattue et épuisée que je reviens de mes promenades. Complètement vannée de n'être qu'un corps à éviter, à contourner, à oublier.

Dans les rues de Montréal il y a tant d'affamés, de perdus, de gens riches et sévères, toujours un peu trop propres ou trop sales. Je ne m'arrête plus à chaque itinérant, je pense à mes historiettes en fixant droit devant, à ce que je vais manger pour souper, à la suite des choses pour le roman, à mes amours, je ne vois pas la femme qui pleure sur un banc, des sacs déchirés à ses pieds, j'ai appris à la perdre de vue dans la symétrie des nombres. Je déambule sans souci d'aider et de m'intéresser, sans autre but que trouver ce qui va faire mon petit bonheur de jeune femme de vingt-sept ans.

Certains écrivains ne pourraient écrire ailleurs qu'en ville. J'aspire pour ma part à la retraite totale en milieu rural avec une ferveur qui frôle souvent le ridicule, comme si à moi seule j'essayais de ranimer l'utopie du retour à la terre. La campagne m'apprend à m'ancrer dans le souffle, dans l'écriture. Un jour, j'aimerais m'y installer à tout jamais : promesse faite à ce qu'il reste d'enfant sauvage en moi.

De la même façon, je me dis que je déambule dans l'écriture comme dans une foule dense et anonyme, que ça ne compte pas, ne fait qu'aggraver le trafic des mots. Je suis libraire. Les nouveautés littéraires arrivent par boîtes pleines dans l'entrepôt au début de chaque saison. J'ouvre les immenses cartons Socadis, Prologue, Québec-Livres, Dimédia. Je pose les étiquettes sur les bouquins fraîchement sortis de la presse à imprimer. Des premiers romans de jeunes auteurs talentueux, des recueils de poètes ayant passé des mois à peaufiner ces œuvres sensibles, des essais qui s'échinent à aller au fond des choses dans une approche sincère et sérieuse. Quelques semaines plus tard il faudra tout remballer, enlever les étiquettes, renvoyer le tout au distributeur sans l'ombre d'une éraflure faute de quoi il n'y aura ni remboursement ni crédit.

Madame veut du pas compliqué à comprendre, monsieur veut de l'action et parfois aussi le guide de l'auto. Il ne faut pas qu'il y ait trop de fous et de flous dans les histoires, il faut essayer de croire que la vie est claire et béton juste un peu encore.

L'équilibre entre urbanité et ruralité a marqué mon enfance. Dix mois en ville sur les bancs d'école et deux mois à la campagne à faire des cabanes de bois dans la forêt, à canoter sur le lac lisse. Maintenant, lorsque je marche au milieu des arbres, j'éprouve toujours ce sentiment d'imposture, cette impression de ne plus mériter les lieux. La complexité que l'on apprend en arpentant les rues sales de la ville éloigne de cette zone de pureté grâce à laquelle nous faisons corps, semblait-il, avec la langue et le paysage.

Mélanie aussi refuse d'escalader les Rocheuses car elle a peur de ne plus jamais redescendre, de se perdre une fois pour toutes dans la nordicité. Et c'est ainsi que sa forêt devient un homme, et les yeux de l'homme, deux poumons avec lesquels enfin respirer.

Hantise

Être écrivain signifie peut-être accepter la hantise pour toujours. Écrire une œuvre de fiction c'est peut-être accepter la peur à tout jamais, comme une blessure faite au langage. Et pourtant, au fond, je ne sais toujours pas ce que tout cela veut dire. Quel rapport au monde l'écrivain continuellement soumis à la crispation du détail entretient-il? Inlassablement, toutes les fois que j'ai l'impression de perdre la voix, la raison, le motif, cela fait advenir le *rouge* dans la kyrielle des jours, et je sens que de cette intrusion il me sera bientôt affreusement difficile de me passer.

Le regard de Mélanie s'attarde sur les séquoias, elle envie les animaux d'hiverner sous les souches cassées. L'instinct de désertion de Fred, quant à lui, va plus loin que le bout du monde, au-delà de la Terre de Feu. Il promène au bord des falaises une Jetta grise qui ne survivra pas au retour à la ville. Et pour moi? L'Ouest va-t-il continuer son travail de métamorphose jusqu'aux recoins défaits de mon être?

Aller vers la Terre de Feu. Être écrivain signifie peut-être descendre jusqu'à ce que la braise surchauffe, blanchisse le fer, le volatilise. Alors c'est simple, la maison s'effondre. Il faut écrire. Ça va donc continuer, il le faut. Ça reste à suivre.

L'état brouillon 1

Pour sortir de ma hantise je décide de plonger dans le recueil de poésie en chantier de J. dont la version finale doit être remise à l'éditeur avant le 1^{er} octobre. Son anxiété est plus intense que la mienne, il tremble lorsqu'il est temps pour lui de se mettre au travail et ce n'est pas un caprice de poète. J'accepte de m'asseoir dans l'atelier d'un écrivain, pour la première fois, d'entrer dans son écriture comme dans la mienne, avec les mêmes doutes, le même acharnement.

Nous travaillons à la mise en page, au rythme, aux images : paysages marins, faune affolée, érotisme. Dans cette écriture, les pulsions de vie et de mort alternent si subtilement que la démarcation entre les deux n'est plus qu'une fine ligne. Je ne sais comment il a réussi à créer ce composé d'images et de sensations mais le résultat est étonnant. Depuis des semaines, on rassemble les vers en faisceaux serrés alors qu'au départ les lignes étaient fuyantes, en connivence avec l'esprit de la peinture, coups de pinceaux et points lumineux. Source première d'inspiration : Jackson Pollock et sa fureur éclatée. À le voir tête penchée dans le dictionnaire j'ai l'impression de ne pas avoir suffisamment travaillé la langue dans *Halte*. La spontanéité dont je me réclamaux au départ (pas de plans, pas de notes, utilisation minimale de la métaphore et de l'image poétique) a contribué à rendre le tout un peu brouillon je crois. Mais comment savoir qu'on a ou non dépassé l'état brouillon? On travaille avec les mots, on s'égaré, on avance dans l'idée du texte. Jusqu'à ce que ce ne soit plus une idée mais une forme, qu'un jour ou l'autre on découvre avec une sorte d'étonnement.

Je m'ennuie de la poésie. Ce roman sera mon premier et mon seul et je l'aurai écrit dans le rire, la honte, la peur. Mais que peut-on dire enfin de la honte? Comment arrive-t-on à lui faire face et à en parler?

L'état brouillon 2

Je pressens une liberté plus grande dans la poésie que dans la prose. Et pourtant. Je n'aurais jamais pu consigner dans la poésie toute la charge que la prose m'a permis de rendre, l'allégorie d'une révolte.

Comment savoir qu'il est temps de cesser les retouches, les retours constants au manuscrit, comment savoir où s'arrêter? Jusqu'à la trentième page je pensais écrire spontanément et librement alors que j'écrivais de façon plutôt guindée. Il fallait casser, écourter les phrases, tout repenser. J'ai commencé *Halte* dans un état d'esprit étrange, au sein duquel s'alliaient maladroitement lourdeurs académiques et fébrilité juvénile. Ma candeur survoltée s'égarait dans une espèce d'admiration pour la toute-puissance du savoir, l'érudition, le versant explicatif et savant des discours.

Il y avait aussi l'image d'un jeune homme qui se retient d'une main à une poutre du balcon. He was raised by monkeys, you know.

À l'heure où j'écris ceci, le livre de J. est achevé, empilé avec d'autres bouquins sur ma table de travail, définitivement sorti de l'état brouillon, sans aucune possibilité de retouche. Ce livre existe désormais parmi les choses du monde et j'admire l'espèce de désinvolture avec laquelle son auteur a fait le deuil de « l'objet ».

Je soupçonne que pour moi la tâche ne sera pas aussi facile. Dans la vie comme dans l'écriture, j'ai le deuil difficile. C'est bien malgré moi que je m'accroche aux choses de façon déraisonnable, et les ruptures m'entraînent toujours dans l'amertume la plus vive. Je conserve des ébauches de manuscrits, des lettres d'amoureux et d'amis disparus, de pathétiques gribouillis d'adolescence. J'ai peur de jeter, d'être

confrontée à la perte. Et pourtant il le faut, c'est la seule façon de laisser émerger une écriture qui coïnciderait enfin avec une voix qui m'est propre et dont les résonances m'apparaissent au fur et à mesure que j'avance dans ma démarche créatrice.

Jean-Bertrand Pontalis, en se penchant dans *Fenêtres* sur la difficulté qu'éprouvent certains analysants à se séparer de l'analyste en fin de cure, émet l'hypothèse suivante :

L'intolérance à la séparation ne viendrait-elle pas plutôt du sentiment (le mot est faible) que mon existence ne tient qu'à un fil? Si ce fil se distend, il se rompt et alors c'est la chute, c'est l'effondrement, je n'existe plus. Pourtant, il me semble que c'est, à l'inverse, quand le fil est excessivement tendu qu'il y a risque de rupture. Deux manières de vivre l'absence : soit elle occupe toute la place, soit elle est couplée avec la présence. Répétition (négative) du deuil de non-retour ou répétition (positive) du retour.¹¹

Mélanie est singulièrement incapable de « rompre » avec l'idée même de la *possibilité* d'une relation amoureuse avec Matt. En conséquence, la scène *Rouge* substitue à l'absence tout un système fantasmatique au sein duquel l'autre répond enfin au désir malgré la maladresse inouïe des échanges. Cette scène devient pour elle un refuge contre l'indifférence et l'hostilité : l'espace doublement idéalisé d'un échange langagier et d'une rencontre amoureuse. Une sorte d'état naissant de l'amour sans cesse réitéré. Ce n'est qu'après le récit du drame personnel de Matt que la fonction substitutive de cette scène perdra ses assises et que l'impossibilité de toute réciprocité apparaîtra à Mélanie, réintroduisant en fin de récit le mouvement, et permettant enfin au voyage de reprendre. Mélanie perçoit alors l'absence lucidement. Elle comprend que Matt est aux prises avec un deuil inachevable, celui de sa copine assassinée quelques années auparavant. L'idée fixe de Mélanie se dissipe avec la prise de conscience de cette mélancolie, incurable chez Matt, et qui

avait instauré chez elle un puissant mécanisme de dépendance symbolique. Encore aujourd'hui je cherche à définir ma relation avec ce roman, ma posture éthique et axiologique à son endroit, à l'endroit de ma vérité.

Comme l'écrit si justement Pierre Bertrand : « Il faut enfourcher la ligne de création ou la ligne d'écriture, comme on enfourche un cheval, sans savoir où elle va nous mener. Celle-ci ne cesse de faire des boucles, de bifurquer, de dévier et de fluctuer. Elle obéit à une logique qui est aussi incompréhensible que celle de la vie.¹² »

Le regard de l'écrivain se laisse en effet éblouir par une profusion de traces, qui donnent l'impression de faire trembler le paysage et le monde des signes. Et bien sûr, plus je tente de décrypter le sens du texte plus il tend à se dérober. Mais sortir de l'état brouillon veut aussi dire renoncer à rendre compte de la totalité des affects, de leur infini morcellement.

« Never met any writer before, well except for Fred and Dom. »

Creuse, va plus loin, Matt. Tu trouveras des idées fixes.

Mais de ces choses fixées, de ces haltes, émergeront des terrains clairs.

And I swear. My love, then, you will read.

¹¹ Jean-Bertrand Pontalis, *Fenêtres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p.79-80

¹² Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, p.130

You should be ashamed

La honte est, en définitive, un moyen privilégié pour s'accepter et s'exprimer. Ce que les parents nous ont, en définitive, enseigné, est qu'un transgresseur est pardonné s'il manifeste de la contrition. Cette contrition peut s'accoler avec cela même qui l'encourt, grâce à la honte. «J'espère que tu as honte de ce que tu viens de dire», implique que la honte peut rendre la pire parole recevable. La honte nous est donc vraiment inculquée « pour notre bien ».

Jean-Claude Lavie,

L'amour est un crime parfait

Je suis traversée par la honte d'avoir écrit ce que j'ai osé écrire. Cette honte est moteur de résistance et trouve son point d'origine bien au-delà de la simple timidité que j'ai pu éprouver dans mon rapport aux autres. On parle souvent de la honte comme d'un mot malheureux associé à l'idée même de la peur, ou à la névrose de culpabilité. Toutefois, si la honte n'est pas irrémédiablement soudée au corps du texte comme marque vive de censure, elle invite au discernement et à la rigueur, à la parole essentielle. Dans la soumission à la honte, il y a deux possibilités : le retrait ou l'acharnement. Parfois, la honte est plus forte que soi et l'écriture. Elle génère alors un chaos incroyable. Mais lorsqu'on choisit d'explorer cette honte plutôt que de la laisser contrôler l'écriture, le véritable travail d'écrivain commence *peut-être*.

Je n'ai pas envie de me lancer dans une analyse des causes réelles ou imaginaires de cette honte à l'endroit du roman, causes qui, en soi, sont probablement multiples. Je

crois bien sûr que cette honte a un rapport avec la forme de narration pour laquelle j'ai opté dans *Halte*. La question du narcissisme est encore difficilement dissociable d'une écriture au je, surtout lorsqu'il s'agit du je de la femme écrivaine. Cela ne tient peut-être pas tout à fait du délire de persécution que d'avancer qu'il existe toujours une pression institutionnelle sommant l'écrivaine de convaincre le lecteur du sérieux de sa démarche lorsqu'elle choisit d'écrire au je, même lorsque je est une autre.

Cet appel à la légitimation tend à évacuer les enjeux critiques et esthétiques du travail créateur pour s'attarder plutôt à certains aspects aléatoires de l'écriture et c'est de là qu'émergent la honte, le doute. Si le lecteur allait s'imaginer que ce roman représente pour moi l'occasion de régler des comptes avec mes propres idées fixes? Et si Mélanie n'était, sous couvert de fiction, qu'un double de moi-même? Et si derrière cette supposée indignation politique il n'y avait qu'une vague tentative de raconter une histoire d'amour inachevée? Le fantôme de la femme narcissique, le spectre de la séduction féminine, ne sont jamais loin derrière.

Je n'ai jamais cherché à nier les références biographiques de ce roman. Je suis partie d'une expérience réelle et l'ai amenée jusqu'à un point extrême, à un état paroxystique *imaginé*. Il y a en cela un travail d'exagération, de transformation qui peut effectivement se rapprocher de la dimension autofictionnelle. À chaque fois qu'on me demande de raconter en quelques lignes l'histoire de mon roman, il suffit que je mentionne les mots voyage et ouest pour qu'on en déduise qu'il s'agit de mon propre récit, un récit de soi à classer parmi tant d'autres.

Au cours de ce voyage je n'ai tenu aucun journal, pris aucune note. Je ne l'ai pas entrepris dans le but d'en faire un roman, je n'ai pas orienté mon regard dans une perspective précise d'analyse socioculturelle. Les choses sont arrivées sans que j'aie cherché à les provoquer. À force de tout vouloir justifier, nous faisons en sorte que la

confusion s'installe. Si j'éprouve d'emblée une telle résistance envers l'étiquette de l'autofiction, cela repose entre autres choses sur le fait qu'elle revendique, comme l'écrit Céline Maglica, « un mode de séduction » :

L'autofiction lutte contre le langage en essayant de lui faire dire ce qu'il s'obstine à taire, à force d'exhibition, de jeux de mots, de connotations, de résonances. [...] Se mettant à nu et raillant leur propre exhibitionnisme, les autofictionnistes créent des textes qui désirent le lecteur. Prenant pour matière les impasses même de l'autobiographie, les auteurs ne livrent plus des confessions mais chuchotent des confidences, un érotisme du langage – entre voile et dévoilement – qui aguiche le lecteur.¹³

J'éprouve une certaine inimitié envers l'exhibition du sujet scripturaire, envers cette oscillation entre le suggestif et l'allusif dans l'écriture, les jeux de ressemblance entre le nom de l'écrivain et celui du personnage, les clins d'œil « subtils » à son expérience de vie. Je crois qu'on écrit toujours un peu sur soi-même et qu'en faire tout un plat ne présente rien d'intéressant en soi. Que Nelly Arcan ait été putain ou folle « *pour vrai* » m'importe si peu, et devrait importer si peu à tout lecteur, que l'idée même du débat autour de cette question « brûlante » et supposément subversive me paraît profondément caduque. Qu'on ne se méprenne pas : j'ai beaucoup de respect et d'admiration pour le style de Nelly Arcan, pour l'expressivité vivante, vibrante, de sa prose. Mais le plaisir qu'elle prend à entretenir l'ambiguïté de son personnage, cet exercice narcissique qui, tour à tour, séduit et rebute le lecteur, me semble conférer à l'écrivain les traits d'un pantin désarticulé, soumis à la voracité de la machine médiatique. Au bout du compte, l'écrivain se trouve alors à participer de son plein gré à un travail d'abrutissement.

J'ai mis en scène une subjectivité féminine et exaltée, l'expression lyrique d'une vision du monde où tout s'effondre entre douceur et violence. Il n'y a pas de parti pris dans ce que j'écris, pas vraiment de raison d'y croire ou non ; juste une petite

histoire à classer parmi tant d'autres. Alors donc, la honte, la rigueur? Ces deux vocables sont-ils aussi antinomiques qu'on voudrait bien le croire?

La honte naît de la ligne de mots qui glisse entre mes doigts et rejoint des zones inexplorées. Il y a notamment cette violence, que je n'assume pas entièrement et que j'aurais pu pousser davantage dans *Halte*. Si je ne l'ai pas fait, c'est pour éviter de froisser des sensibilités et aussi pour préserver le sentiment qui m'a été inculqué de la précarité des choses. Je ne vais pas jusqu'au bout de cette voix pleine de tressaillements, de férocité. Mon engagement au réel et à l'écriture passe par une révolte que je n'arrive pas encore à nommer ni à éprouver dans sa pleine mesure.

Il y a des choses qu'on peut dire et d'autres qu'on doit taire. L'injustice fait souvent partie de celles qu'on choisit de taire. Dialogues de sourds, harcèlements, silences plus tranchants encore que la plus blessante des paroles. La relation entre les humains n'est pas régie par un principe d'équité. L'espoir d'une démocratie sans failles, de collectivité à collectivité et d'individu à individu, est un leurre complet.

Au sein de ma famille subsiste le consensus implicite de ne pas contrer l'autorité. J'ai ici l'impression d'attribuer à ma famille la tare immonde de la bourgeoisie crapuleuse. Mes parents, qui, politiquement, sont plutôt de centre droite, m'ont pourtant appris une ouverture et une tolérance que je n'ai pas souvent retrouvées chez tous ces gens de gauche que j'ai côtoyés au fil du temps. Mais la question politique, celle, inépuisable, de la colonisation, des patriotes, des deux référendums, tout ça est toujours resté tabou dans le logis familial, et avec elles la possibilité de mettre des mots sur le corps même de l'aliénation.

¹³ Céline Maglica, « Essai sur l'autofiction », in *L'Autofiction en question*, source web : www.uhb.fr/alc/cellam/soi-disant/01Question/Analyse2/MAGLICA.html

Ma grand-mère était une Irlandaise anglophone. Elle racontait les plus belles histoires, celles dont jamais je ne me lassais, comme sa rencontre avec mon grand-père, *handsome and tall* ouvrier francophone du sud-est montréalais. Je me rappelle mon écoute silencieuse, son bras potelé, sa voix rassurante porteuse d'imaginaire, ses expressions françaises sensuelles. Un jour son mari est mort, abruti par l'alcool. Avec douze enfants à nourrir l'existence devint pour elle un terrible labeur. Pourtant je revois encore au doigt de ma grand-mère, quinze ans après cette mort, l'alliance de sa jeunesse.

Dans ma famille la parole n'est pas un lieu clair où il est bon de nommer l'indignation, le morcellement, la différence. Dans cette famille j'ai brillé par mon mutisme. Je ruminais l'absence, l'efficace vernis des échanges distingués.

Écrire, donc, avec la conscience de l'éloignement ; s'inscrire à l'inverse d'une tradition, d'un langage codé. Rendre la violence à la violence. Puis travailler avec la révolte, la rendre concise. Écrire un texte clair :

D'être le sujet de sa parole impose également d'y être le sujet de son sexe. On voit que la honte, à l'opposé d'une contrainte, a de remarquables fonctions permissives, pour ne pas dire transgressives. Son existence n'est pas destinée à rester secrète, ce dont témoignent les timides, qui cachent peut-être beaucoup d'eux-mêmes mais, à coup sûr, pas la honte qui parle pour eux. La gêne, qui semble un frein à leur comportement, est au contraire leur emblème permanent. La honte est, en définitive, un moyen privilégié pour s'exprimer et s'accepter.¹⁴

Peut-être suis-je en train d'apprendre que l'écrivain ne peut contrôler le jugement du lecteur, son pouvoir de rendre les choses au ridicule, à l'inconcevable. En fin de compte, c'est B. qui avait raison : *les choses se font ou pas les livres s'écrivent ou*

¹⁴ Jean-Claude Lavie, *L'amour est un crime parfait*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 2002, p. 72-73

*pas ça nous touche ou pas et puis il y a les sentiments, des purs qui sont québécoises,
des québécoises qui sont purs.*

You shouldn't be ashamed of what you write.

Bon. Et maintenant traduis. Écris-le.

Conclusion

Zone frontalière

Nul doute, s'il y avait une couleur à donner à la page, elle serait rouge comme Le Nuage rouge car, en littérature, le sang ne cesse de couler. Tant de corps troués, percés, piqués. [...] Un écrivain écrit dans le chaos de son sang, dans le silence qu'il crée autour de lui. Il entend battre ses artères, il entend le sang aller, venir à son pouls, à son cou, à son ventre, à ses tempes. Il est à l'image de son sang, tout à l'intérieur, sa peau retournée, retirée.

Louise Warren, *Archives du vivant*

Il y a des plantes mortes de soif et des affiches de Playmates dans ton logis. Je n'ai plus de mots pour le recul. On s'égare et je ne crois plus en toi. Je n'ai pas fait tout ce trajet pour te trouver presque mort. Tu m'apprends malgré moi le morcellement, la difficile équation entre vivre, mourir et écrire. Le rouge n'est qu'un pâle substitut à la rage et à l'impuissance d'être.

Dans un ouvrage collectif portant sur les états limites, le psychanalyste français André Green s'intéresse aux « tableaux qui permettent de bien faire la différence entre les névroses et les cas limites, d'entrer dans le détail des mécanismes et pas seulement des symptômes, mais des processus qui existent de manière prévalente chez ces individus.¹⁵ » Dans les névroses obsessionnelles se manifesterait une « ténacité des fixations » dont le rapport problématique au désir constitue la pierre d'assise. Si les états limites sont difficiles à cerner, c'est précisément parce qu'ils mettent en cause des fantasmes très mouvants ; fantasmes dont l'aspect répétitif tend

¹⁵ André Green, in Collectif, *Les états limites*, Paris, PUF, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2002, p.66

à (im)mobiliser l'être jusqu'à la désorganisation totale du moi. Cette désorganisation est d'autant plus difficile à reconnaître chez le sujet que celui-ci croit y voir du désir et trouve « rentable » de s'y abîmer.

Il est évidemment plus rassurant de consolider cette désorganisation (dans une sorte d'image-symptôme sans cesse décomposée et recomposée) que de tirer un trait sur ce qui s'offre comme rempart, comme ultime sensation du réel. Le sujet dont l'identité est de plus en plus confuse cherche littéralement en effet à se fixer, et à être fixé ; son désir trouve son compte au sein même de l'empêchement tandis que le désir de l'autre perdure à travers cette dislocation du réel.

En cela, *Rouge* apparaît comme le lieu de consignation et d'expression d'une fixation. La narration de cette scène, qui revient périodiquement dans la trame du récit, compose, décompose et recompose le souvenir d'une tension oscillant entre jouissance et masochisme. *Rouge* substitue à l'absence tout un système fantasmatique au sein duquel l'autre répond enfin au désir dans la maladresse même des échanges. Cette scène fait figure de faille dans un palimpseste dont la fonction ultime consiste à masquer le manque, le lien problématique au réel et aux affects qu'il sollicite. Tout cela, comme l'écrit Catherine Chabert, parce que « cette subjectivité – intimité, intériorité – se refuse à être reconnue par l'autre.¹⁶ » Il se trouve pourtant, poursuit-elle, « [qu'] il faut bien que ses affects soient perçus et identifiés (c'est-à-dire liés à une représentation) pour que la subjectivité soit admise comme réalité interne à soutenir et à défendre¹⁷ ».

Dans cette perspective, *Rouge* n'est ni plus ni moins qu'une charge lyrique destinée à confondre ou à sublimer la routine, l'ordinaire de la vie qui donne à l'échec des accents embarrassants. L'insistance de cette scène sur les détails (verres à shooter,

¹⁶ *Ibid.*, p.99

¹⁷ *Ibid.*, p.99

bottes, manteau, *Mighty Aphrodite* en séquences répétées) y est révélatrice d'une volonté de casser enfin la résistance et la prégnance des objets, d'un désir d'énoncer à travers eux un ailleurs qui n'aurait plus à se mesurer à la charge concrète des choses. Rouge est ainsi marqué, dans un lent mouvement défait, par le principe de la répétition et de la faute. Hallucination, délire, déni. Souffrance, dans tous les cas.

Mais au-delà des motivations obsessionnelles de la narratrice, il y a aussi dans cette récurrence l'idée de la venue à l'écriture par le biais de perceptions concises bien que dérangementes au niveau des affects. Un langage autre se faufile et c'est dans l'état limite (dans la frontière vacillante entre dire et imaginer) que l'écriture advient, une écriture qui n'est plus régie par les contraintes de la vie quotidienne. La possibilité même de l'espace poétique, là où le symbole, l'intention et l'objet se rencontrent, s'agite dans l'espace tour à tour suffocant et infiniment ouvert de *Rouge*.

L'écriture et la vie coïncideraient toujours dans la conscience d'une douleur, dans l'imaginaire d'un travail qui chancelle entre intention et gravité, entre possibilité et impossibilité, entre mouvement et stupeur.

You want me to leave don't you?

Okay, then, I'm leaving.

Mais un jour je reviendrai. Nous évoquerons alors le calme des séquoias et la douceur salée des îles. L'écriture, comme la parole, n'aura plus à subir le poids de la honte et de la culpabilité. Ses fantômes se seront évanouis.

BIBLIOGRAPHIE

Livres et périodiques

- COLLECTIF, *Le je filmé*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1995, 1998 p.
- COLLECTIF, *Les états limites*, Paris, PUF, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse. » 2002, 199 p.
- BERTRAND, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Liber, 2000, 156 p.
- BRYSON, Bill, *Motel blues*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2003, 325 p.
- CALAFERTE, Louis, *Rag-time*, Paris, Gallimard, coll. « NRF, Poésie/Gallimard », 2002, 234 p.
- CANNONE, Belinda, *L'écriture du désir*, Paris, Calmann-Levy, 2000, 128 p.
- CHAR, René, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard » 1966, 91 p.
- DAVID, Christian, *L'état amoureux*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2001, 339 p.
- DEPARDON, Raymond, *Errance*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2003, 182 p.
- DESBIENS, Patrice, *L'homme invisible/ The invisible man*, Ottawa, Prise de Parole, 1997, 102 p.
- DILLARD, Annie, *En vivant en écrivant*, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1995, 143 p.
- ERNAUX, Annie, *Passion simple*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, 77 p.
- ERNAUX, Annie, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, 156 p.
- GAGNON, Daniel, *The marriageable daughter*, Toronto, Coach House Québec Translations, 1989, 69 p.
- GRESKOE, Taras, *Sacré blues. Un portrait iconoclaste du Québec*, Montréal, VLB, 2002, 440 p.

- HUSTON, Nancy, *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 1995, 38 p.
- HUSTON, Nancy, *Nord perdu* suivi de *Douze France*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2004, 130 p.
- JUTRAS, Benoit, *Nous serons sans voix*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 89 p.
- LAPIERRE, René, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 160 p.
- LAVIE, Jean-Claude, *L'amour est un crime parfait*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/essais », 2002, 203 p.
- LETARTE, Geneviève, *Les vertiges Molino*, Montréal, Leméac, 1996, 225 p.
- MAJOR, André, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, Montréal, PUM, 2001, 195 p.
- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/actuel », 2002, 136 p.
- MICHAUX, Henri, *Poteaux d'angle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF, Poésie/Gallimard », 2004, 90 p.
- NAIPAUL, V.S., *Comment je suis devenu écrivain*, Paris, Seuil, coll. « 10/18, Domaine étranger », 2002, 87 p.
- NIN, Anaïs, *Journal (tome 3) 1939-1944*, Paris, Le livre de poche, 1989, 326 p.
- PELLAND, Ginette, *Écrire dans un pays colonisé*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 206 p.
- PONTALIS, Jean-Bertrand, *Fenêtres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, 171 p.
- RAJOTTE, Pierre, *Le récit de voyage*, Montréal, Triptyque, 1997, 279 p.
- RICHLER, Mordecai, *Oh Canada! Oh Québec! Requiem pour un pays divisé*, Candiac, Les éditions Balzac, coll. « Le vif du sujet », 1992, 310 p.
- SEGALEN, Victor, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 1978, 92 p.
- WARREN, Louise, *Archives du vivant*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2005, 125 p.

Sites web

<http://labo-nt2.org/blogue/>

(Laboratoire Nouvelles technologies/Nouvelles textualités, UQÀM)

<http://www.bibliotheques.uqam.ca/informations/bibliocliq/dossiers/blogues.html>

(Site de référence sur les blogues)

<http://www.uhb.fr/alc/cellam/soi-disant.01QuestionAnalyse2/MAGLICA.html>

(Site sur l'autofiction : L'Autofiction en question)

<http://perso.wanadoo.fr/chevreil/berry.html>

(Acculturation et adaptation psychologique)